

Lycée Clémence Royer

Atelier d'écriture

Recueil de nouvelles

Savez-vous ce qu'est la peur ? Je ne vous parle pas de la peur qu'on ressent quand on rencontre une araignée un peu plus grande que la moyenne. Je vous parle d'une peur si intense que, voir cette fille qui hurle dans un film d'horreur ne paraît plus si ridicule ; c'est même plutôt compréhensible quand on est poursuivi par le diable lui-même. Enfin, je vais vous raconter ce que j'ai vécu.

Mon nom est Mia. Fraîchement diplômée de ma troisième année à l'université, je vivais dans une petite maison en campagne près de St-Etienne. J'ai tout de même décidé de poursuivre mes études. Après seize heures, mon quartier est souvent animé par les rires des enfants qui s'amuse à l'aire de jeu. Je passe souvent devant celle-ci avec des yeux pleins de nostalgie et de jalousie. Ils avaient la liberté. Celle qu'on m'a enlevé quand j'ai intégré les études supérieures, celle que je cherche désespérément, celle que je rêve toujours de retrouver.

Vendredi : 18H47

Je rentre chez moi après mes cours comme tous les autres jours de la semaine. En poussant la porte de mon domicile je sens une étrange et inhabituelle présence qui semble provenir de l'étage. Tout en restant calme, et en essayant d'ignorer la nausée qui commence à se former dans mon ventre, je monte les escaliers pour commencer mes révisions en vue des prochains examens qui arrivent à grands pas. Au bout de ce qui me parut durer une éternité, je range finalement mes cahiers, mes cours et mes fiches pour clôturer ma séance de révisions. En redescendant les escaliers je trébuché et termine en bas beaucoup plus rapidement que prévu.

Vendredi : 23H20

Je m'assois sur le banc de l'aire de jeux qui se trouve juste en face des balançoires. Je commence à somnoler tout en appréciant l'ambiance calme de la nuit quand soudain, la nausée de tout à l'heure me revient. J'ouvre les yeux et scrute les alentours à la recherche de quelque chose ou quelqu'un qui pourrait expliquer cette sensation de tension et de stress qui m'envahit.

Vendredi : 23H25

Devant moi se trouve une enfant, elle pleure, elle a l'air perdue et plutôt jeune. Qu'est-ce qu'une enfant de son âge fait ici à une heure si tardive ?

“ Tu es perdue chérie...? Où sont tes parents ? ”

Silence pesant, elle s'en va en courant.

Samedi : 00H00

Cette nuit est aussi noire qu'un cauchemar, les lampadaires de la ville ont été éteints, une nouvelle disposition prise pour faire des économies d'électricité et cette sensation de nausée ne me quitte pas. Soudain, le monde s'arrête de tourner autour de moi et je sens mes yeux se fermer, et mon esprit s'embuer, et mes membres s'engourdir alors que je sombre dans un sommeil artificiel.

Samedi ? : ???

J'ouvre les yeux, accueillie par un décor d'urbex : un centre commercial à l'abandon qui serait parfait à explorer dans un jeu vidéo apocalyptique. Je sens mes jambes lourdes et engourdies, mes membres sont faibles et répondent difficilement à mes commandes. Je suis toujours un peu étourdie, j'ai peur, mais cette ambiance me rappelle celle d'un rêve alors je reste calme. Je me lève et aperçois une silhouette lointaine et peu distincte. Celle-ci se rapproche, sa taille grandit mais ne dépasse pas ma poitrine. Je reconnais la petite fille de tout à l'heure, cette même fillette partie en larmes aux alentours de minuit. Je me demande bien quelle heure il peut être, maintenant.

En examinant un peu mieux le lieu où je me trouve, je ne remarque aucune porte, aucune fenêtre, aucune sortie à l'horizon, juste moi et cette fille qui me regarde silencieusement. Elle s'agrippe à mon pantalon, cherchant sûrement du réconfort dans ce lieu macabre. Elle se met à marcher et m'entraîne avec elle dans ce qui paraît être un marchand de jouets. Derrière une étagère où se tiennent des poupées en plastique, je remarque une porte de sortie de secours d'un rouge bien identifiable. Je contourne l'étagère mais la porte n'est plus là, je me retrouve face à un mur victime de l'humidité et couvert de champignons.

La fillette continue de me traîner en long et en travers de la galerie marchande pendant une durée que je ne pourrais évaluer. Chaque fois, chaque nouvelle zone explorée, chaque endroit découvert, je vois cette porte rouge, ou crois la voir car quand je m'en approche, elle disparaît comme par magie.

Finalement, au bout d'une éternité à déambuler dans l'immense centre commercial, la fillette m'amène vers le parking souterrain. Nous descendons les

escalators marche par marche étant donné le manque de courant dans le bâtiment...

Arrivée en bas, je vois encore cette porte, cette même porte, ce même symbole de sortie, de liberté. Je m'avance, elle recule. Elle n'a pas disparu, c'est déjà une grande avancée. Chaque pas que je fais en avant, elle le fait en arrière. Jusqu'à ce qu'elle rencontre le mur. Un pas, puis deux, me voilà devant. Elle est immobile à présent. Je pose ma main sur la poignée et la tourne, ouvrant la porte sur une seconde, identique à celle-ci. Je l'ouvre également, apparaît une troisième porte. Je continue d'ouvrir des portes en boucle, devenant folle, m'éloignant de plus en plus de ce qui me paraissait être mon issue de sortie.

Lundi : 8h34

J'ouvre les yeux, la chaleur réconfortante de mon lit m'accueille. Le monde paraît flou autour de moi, j'ai mal à la tête et j'ai l'impression de sortir d'un mauvais rêve.

Lundi : 14h56

J'attrape mon sac pour partir en cours. Je traverse le quartier d'une traite, sans m'arrêter devant l'aire de jeu. Normal, me direz-vous, car il n'y a jamais eu d'aire de jeu dans mon quartier. Seulement cette fillette assise sur un banc qui me fixe avec son sourire enfantin.

A. B.

Ici, mon monde est composé de deux espèces d'humains ayant des caractéristiques différentes et qui cohabitent depuis des millénaires : les anges, qui possèdent des ailes, la capacité de voler et qui sont dotés de facultés de soins, et les démons, qui ont des cornes et une force physique puissante. Ces pouvoirs apparaissent chez les individus à leur majorité. De nos jours, tout le monde vit en paix. Pourtant, il fut un temps où ces deux espèces étaient en guerre, avant que la troisième sorte d'homme ne disparaisse : les dragons. Les dragons étaient un mélange des deux autres espèces. Ils avaient des ailes, mais aussi des cornes, et possédaient à la fois les facultés de soin des anges et la force surhumaine des démons. On dit même que certains, ayant du sang royal, maîtrisaient les quatre éléments : l'eau, la terre, l'air et le feu. Les dragons étaient des hommes nobles et justes qui essayèrent d'arrêter la guerre entre les démons et les anges. Mais cela causa leur disparition. Enfin, c'est ce que l'on croyait.

Je m'appelle Elena et j'ai 24 ans. Cela fait donc six ans que mes facultés d'ange ou de démon auraient dû apparaître. Dans ma ville, je suis rejetée par tout le monde car je suis bizarre, sans espèce, en marge, un monstre pour eux. Heureusement que ma sœur Sarah, qui a 22 ans, et mon meilleur ami, Jack, dont je suis amoureuse secrètement depuis un moment, sont toujours là pour moi et me défendent quand je suis moquée. Mes parents sont morts dans un accident il y a 5 ans. Ma mère était un démon et mon père un ange, tout comme Sarah. J'ai rencontré Jack lorsque nous avions 6 ans et, depuis, nous sommes inséparables. Nous partageons tous les deux un appartement au plein centre d'Eternalia, la capitale. Sarah, qui s'est fait abandonner il y a peu lorsque son horrible compagnon a appris sa grossesse et a fui, habite avec nous désormais. Jack, qui est un amour au grand cœur, lui a laissé sa chambre. Pour subvenir à nos besoins, il travaille comme aménageur d'intérieur, et moi, comme je n'ai aucune faculté, je suis à la plonge et quelques fois aux cuisines dans un tout petit restaurant délabré. Ce n'est pas un super emploi, mais je ne peux pas vraiment espérer mieux dans ma situation. Sarah, elle, se remet de sa séparation et s'occupe de sa grossesse à la maison.

Un soir, lorsque je rentrais chez moi, je vis ma sœur qui m'attendait à la porte

d'entrée, la mine triste et tenant une enveloppe à la main. Elle me dit qu'elle avait fait du rangement dans les affaires qu'on avait récupérées de nos parents, car elle cherchait quelque chose à elle, et était tombée sur cette lettre à mon nom, signée de la main de notre défunte mère. Elle me dit qu'elle était curieuse de savoir ce qui était écrit, mais comme maman avait marqué sur l'enveloppe : « Lettre QUE pour Elena, ma grande fille. Interdiction aux autres comme Sarah de la lire avant elle », elle n'avait pas osé. Elle me la fourra dans les mains et m'ordonna de vite la lire pour lui dire ce qui y était écrit. Je me retirai alors dans ma chambre pour pouvoir la lire tranquillement. Je mentirais si je disais que mes émotions n'étaient pas sens dessus dessous à ce moment-là. J'étais triste, mais aussi heureuse, car j'avais l'impression que ma mère serait là, avec moi, à me raconter ce qu'elle avait marqué. Mais je crois que je ne m'attendais pas à ce que j'allais voir. J'ouvris la lettre et je lus :

« Ma chère enfant, mon Elena, si tu prends connaissance de cette lettre, c'est sûrement que je ne suis plus là et que quelque chose a dû m'arriver. Cela veut aussi dire que je suis partie avant ta majorité et j'en suis vraiment navrée. J'espère que toi et ta sœur savez à quel point je suis fière de vous, même si je ne suis plus là.

Si je t'ai écrit cette lettre, c'est pour t'informer de quelque chose d'important, au cas où je n'aurais pas pu te le dire avant de disparaître. Avant que je te le raconte, sache que je t'ai toujours aimée.

Maintenant, pour que tu comprennes, il faut qu'on remonte un peu dans notre passé à ton père et moi. Il y a 25 ans, nous étions partis en voyage aux Pics enneigés des Ruines Silencieuses, la montagne des anciens dragons royaux. Nous étions allés visiter les ruines avec des chercheurs et, à un moment, ton père et moi nous sommes perdus. Nous essayions de rejoindre le groupe quand soudain je suis tombée dans un trou. Ton père a paniqué à mon cri. Je lui ai dit que je ne m'étais pas fait mal, par je ne sais quel miracle, et qu'il devait appeler les autres chercheurs pour m'aider à sortir de là.

En attendant les secours, j'en ai profité pour regarder où j'étais tombée. Je me trouvais dans des ruines de pierre, une sorte de couloir. Du haut du trou, ton père m'avait lancé une lampe torche pour que je ne sois pas dans le noir. Je l'ai allumée pour mieux pouvoir observer autour de moi et j'ai vu que plusieurs stalactites et stalagmites m'entouraient. Il y en avait une en particulier qui formait une colonne particulièrement grande. Je me suis approchée et j'ai aperçu un petit corps coincé dedans. Quand ils sont arrivés, j'ai prévenu ton père et les chercheurs de ma découverte. Ils ne m'ont pas crue, et ton père est descendu avec l'un des autres anges pour

me sortir de là. Arrivés en bas, ils ont vu le bébé dans la glace. J'ai insisté sur le fait qu'il fallait libérer l'enfant de la glace tout de suite, qu'il était peut-être encore en vie, par je ne sais quel miracle. Voyant ma détermination, ils ont accepté et ont fait venir du matériel pour faire un feu. Nous avons attendu un long moment avant que même une simple partie du corps du bébé ne commence à dégeler. J'ai demandé à ton père de vérifier si l'enfant était en vie et de le soigner. Il m'a répondu qu'il était très faible, mais encore vivant. Lui et les autres anges ont ensuite passé beaucoup de temps à insuffler leur magie de soin dans le corps du bébé.

Cet enfant, c'était toi, Elena. En effet, après s'être assurés que l'on pouvait te transporter sans danger, ton père et le chercheur nous ont sortis du trou. Nous sommes ensuite descendus de la montagne. Les scientifiques ne faisaient que parler de toi ; ils disaient que tu étais une découverte extraordinaire, qu'ils allaient faire des tests sur toi... Ils pensaient que tu étais peut-être là depuis des millénaires, une enfant démon ou ange qui vivait dans la ville des dragons, ou bien une enfant des dragons eux-mêmes. Nous t'avons adoptée, mais les chercheurs et leurs tests mettaient ta santé en danger, alors nous sommes partis loin. Nous t'avons élevée comme notre propre enfant, même après que notre fille biologique est née.

Voilà, maintenant tu sais tout, ou presque. La seule chose qu'il me reste à te dire est que les scientifiques pensaient qu'il était possible que tes capacités ne se réveillent jamais ou seulement très tard, à cause de tout ce temps que tu as passé dans la glace. J'espère que ce n'est pas vrai et que tu les as reçues, mais sache que même si tu n'en avais pas, je t'aime et t'aimerai toujours dans tous les cas, ma petite fille adorée.

Je t'aime, Maman. »

Quelques larmes vinrent abîmer la lettre, alors je la mis de côté et je me sentis m'effondrer : je venais d'apprendre par l'être que j'aimais le plus au monde que tout ce que je pensais savoir sur moi était faux. Il me sembla que je restai seule à pleurer pendant un long instant. Je crois que Sarah voulut rentrer à un moment donné, je crois qu'elle m'enlaça, puis elle partit. Soudain, j'entends un autre coup à la porte et la voix de mon meilleur ami qui était revenu du travail. Il m'enlaça aussi en faisant des mouvements circulaires dans mon dos pour me calmer. Je lui tendis la lettre pour qu'il sache ce qui m'avait mise dans cet état. Je vis son visage blêmir au fur et à mesure qu'il prenait connaissance de l'écrit. Quand il eut fini, il la mit de côté et m'enlaça encore plus fort en me disant que tout irait bien, que rien ne changeait pour lui, que j'étais très forte et courageuse, qu'il avait toujours su que j'avais en moi quelque chose de

spécial. Ma sœur revint ensuite avec un plateau chargé de nourriture. J'étais à bout de forces, alors je mangeai puis je m'endormis. Je sais que Jack raconta tout le contenu de la lettre à ma sœur par la suite.

Le lendemain, quelque chose de très bizarre se produisit : je me réveillai avec un mal de tête horrible, l'impression d'avoir dormi des jours et j'avais très faim. J'essayai de me redresser, mais quelque chose entravait mes poignets et mes chevilles. J'ouvris les yeux et je vis que j'étais attachée sur un lit dans une pièce inconnue. Je voulus crier, mais un bâillon me bloquait la bouche. J'essayai de me débattre, de me libérer, mais en vain. Après ce qui me sembla être des heures, quelqu'un enfin entra dans la pièce et dit : « Bonjour Elena, ravi de te rencontrer, je m'appelle Balthazar. Je t'ai cherchée pendant si longtemps, mais tes "parents" t'avaient bien cachée. Peu importe, maintenant je t'ai trouvée et je vais pouvoir te faire toutes sortes de choses que mon père voulait te faire subir, voire même plus encore. Mon père était l'un des chercheurs qui t'avaient découverte avec tes "parents" ; il voulait faire des tests sur toi, mais ces voleurs sont partis avec toi avant qu'il ne le puisse. Je vais maintenant te faire passer des tests et, si tu ne coopères pas, ta sœur et ton meilleur ami mourront. Car oui, ils sont aussi ici, dans d'autres pièces. Tant que tu fais ce qu'on te dit et que tu nous donnes de bons résultats, rien de mauvais ne devrait leur arriver. ». Après ces mots, je cessai de me débattre, car je ne voulais pas que du mal soit fait à ma sœur enceinte ou à Jack. Il me montra des photos d'eux deux, attachés dans des pièces différentes, puis il me détacha du lit tout en laissant mes mains liées ensemble. Je lui dis ensuite : « Je veux bien coopérer, mais je veux les voir et leur parler, puis qu'ils soient mis dans la même pièce. Je veux qu'ils soient bien traités et que vous promettiez de les relâcher vivants plus tard. Vous leur devez au moins ça, car vous avez enfermé ici des personnes innocentes. » Il me répondit avec un sourire ignoble : « Tu as fini avec tes caprices ? Tu penses vraiment être en position d'exiger des choses ? Très bien, tu peux n'en voir qu'un des deux, choisis lequel. Ensuite, on pourra les mettre ensemble et, oui, je les relâcherai sûrement vivants plus tard, car ça ne m'intéresse pas vraiment d'avoir des cadavres ici... mais seulement si tu es bien coopérative. ».

Je choisis de voir Jack, car je ne pouvais pas supporter de voir l'inquiétude dans les yeux de Sarah. Il était attaché à une chaise, lui aussi bâillonné. Balthazar m'avait dit qu'il nous laissait cinq minutes, pas plus. Je me jetai à genoux devant Jack et je lui enlevai son bâillon. Je le serrai dans mes bras et je lui dis : « Chut... écoute-moi s'il te plaît, je n'ai pas beaucoup de temps. » Ensuite, je lui racontai tout ce que Balthazar m'avait dit.

« Et toi, tu partiras avec nous ? Qu'est-ce qu'ils vont te faire ? me dit-il, inquiet.

— Je... je ne sais pas, répondis-je. On verra... mais si je ne ressors pas d'ici, promets-moi de prendre soin de Sarah et de l'enfant. Promets-moi de les protéger, d'être là pour eux...

— Non Elena, je veux être avec t...

— PROMETS-MOI JACK, s'il te plaît ! » dis-je en pleurant, alors que ma voix se brisait et qu'on m'arrachait loin de lui pour me sortir de la pièce.

Les deux hommes qui me tenaient me traînèrent jusqu'à une grande chaise où ils m'attachèrent. Tout autour de moi, il y avait des machines et plein d'objets qu'on trouve en labo. Un peu plus loin, à ma droite, il y avait une pièce vitrée. Je pus y voir Sarah qui était assise, recroquevillée dans un coin. On me mit un bâillon dans la bouche, puis je vis Jack, attaché, être traîné par des hommes et jeté au sol près de Sarah. Une fois les hommes ressortis, Balthazar ferma la pièce avec une carte. Il vint ensuite vers moi et me dit : « Tu vois, j'ai tenu ma promesse. À toi de tenir la tienne et de coopérer. Pour que tu saches, cette pièce dans laquelle sont enfermés ta sœur et ton ami est transparente et eux peuvent entendre tout ce qui se passe ici. »

Après ces mots, plusieurs personnes en blouses, que je supposais être des médecins et des chercheurs, entrèrent dans la pièce. On me fit plusieurs prises de sang, on m'accrocha à plusieurs machines et fit subir plusieurs tests. C'était long, douloureux et épuisant. Balthazar, qui jusque-là supervisait et donnait des ordres, dit qu'il était temps d'essayer la « machine », de voir si elle fonctionnait et quels résultats elle donnerait. On m'enleva alors un grand nombre de matériels qui étaient accrochés à moi, puis ils me mirent une sorte de casque avec des ventouses sur la tête. Balthazar, pendant ce temps, m'expliquait ce qu'était cet outil. D'après lui, c'est une machine qui permettrait de voir ce que je pensais et peut-être même de soumettre mon corps et mon esprit pour les contrôler. Je vis Jack, que Sarah avait détaché, debout à taper contre la vitre. Il semblait crier. Après ça, l'appareil s'alluma et je fus prise d'un énorme mal de tête. J'avais l'impression qu'un troupeau d'éléphants me marchait dessus et que quelque chose, à l'intérieur de mon corps, cherchait à me détruire. Je me mis à crier et à me débattre, mais j'étais toujours attachée. Je crois que je pleurais et que Jack criait et tapait deux fois plus fort contre la vitre ; je crois même avoir vu Sarah en larmes face à ma souffrance.

Au bout de ce qui me sembla être des heures de torture, Balthazar donna l'ordre d'arrêter et d'éteindre la machine. Ils l'enlevèrent, disant qu'ils continueraient plus tard. Ils me refirent des prises de sang, me prirent ma tension et firent plein d'autres petits tests. Puis Jack cria que Sarah commençait à avoir des contractions de plus en plus violentes, qu'il fallait la laisser sortir pour qu'elle voie un médecin, mais Balthazar et les autres scientifiques l'ignoraient. Je commençai à les supplier de la laisser sortir pour qu'elle se fasse ausculter. Je leur promis qu'ils pourraient faire ce qu'ils voulaient de moi, que je coopérerais, mais rien ne changea, ils ignoraient toujours mes appels. En même temps, j'entendais Sarah hurler de douleur tous les quelques instants. Balthazar regardait Sarah et me dit : « Elle ne sortira pas de là tout

de suite. Si après l'accouchement, l'enfant et elle sont en vie, ils pourront sortir, mais je doute réellement qu'ils survivent tous les deux. » Ces mots me firent entrer dans une colère noire. J'avais envie de tous les tuer. Je sentis comme un dé clic à l'intérieur de moi, puis je réussis à me libérer de mes entraves de métal.

*

J'étais enfermé dans la pièce avec Sarah et je voyais depuis le début ce que ces monstres faisaient à ma meilleure amie de l'autre côté de la vitre, et je l'entendais hurler de douleur. Mais mon attention fut détournée d'Elena par Sarah, à côté de moi, qui commençait à avoir des contractions. Après un moment, j'étais complètement concentré sur Sarah, dont les contractions étaient de plus en plus violentes et rapprochées. J'essayais de la soutenir, je lui tenais la main et elle me la broyait. Soudain, derrière moi, j'entendis beaucoup de bruit. Je me retournai et quelle ne fut pas ma surprise lorsque je vis Elena : elle avait réussi à briser ses chaînes et se tenait debout, entourée d'un tourbillon de vent. Des cornes et des ailes étaient apparues sur son corps. Les chercheurs criaient et cherchaient à s'éloigner d'elle. Des objets s'envolaient et certains frappèrent la vitre de notre pièce, mais heureusement, elle était solide. Je vis ensuite un chercheur qui brandissait un pistolet vers elle et je criai en agitant les bras : « Elena, attention ! ». Elle réussit à esquiver la première balle, puis, d'un geste de sa part, l'homme prit feu. Ensuite, avec des mouvements de bras, elle utilisait l'eau et le vent pour mettre la pagaille dans la pièce. Il semblait que ce soit vraiment Elena qui contrôlait ces éléments, mais comment ?

Une fois qu'il n'y avait plus âme qui vive dans la pièce, elle se dirigea vers la porte de notre cellule. Elle l'arracha sans effort, puis me demanda de porter Sarah pour que nous sortions d'ici. Elle m'ordonna de la suivre en nous promettant de nous protéger. Je fis alors ce qu'elle m'avait dit. Elena était incroyable. Elle utilisait ses pouvoirs pour enlever les objets qui nous bloquaient le passage, tout en neutralisant tous ceux qu'on croisait. Puis, on se retrouva face à face avec Balthazar. Elena et lui se défièrent du regard un moment. Pendant ce temps, je sentais Sarah continuer à avoir des contractions. Je dis donc à Elena qu'il fallait se dépêcher. Elle fit alors un mouvement de poignet et un trou se forma dans le mur à côté de moi. Il donnait vers l'extérieur et Elena m'ordonna de m'enfuir avec Sarah le plus loin possible, ajoutant qu'elle allait « s'occuper d'un petit quelque chose ».

Je me mis à courir, puis je me retournai pour la regarder une dernière fois : je vis Balthazar gravement blessé, puis Elena, dehors, qui mettait le feu au bâtiment tout en le démolissant pour que les personnes coincées à l'intérieur ne puissent plus en sortir. Je me remis à courir pour m'éloigner de la fumée et Elena nous rejoignit vite en volant. Nous essayâmes d'aller le plus vite possible dans la forêt pour rejoindre un hôpital ou un docteur. Puis Sarah nous dit : « C'est trop tard, je crois que le bébé arrive ». Je dis à Elena qu'il fallait qu'on s'arrête et qu'on s'occupe de l'accouchement nous-

mêmes. Elle se posa alors sur le sol, créa comme un coussin d'eau et me dit d'y déposer Sarah. Sarah criait de douleur et Elena infusa un peu de magie de soin en elle. Nous l'encourageons pour qu'elle pousse. Après un dernier effort, Elena se redressa en portant un bébé dans ses bras. Elle infusa immédiatement de la magie de soin dans ce petit être en disant : « C'est une fille Sarah, bravo ! ». Elle le posa ensuite dans les bras de Sarah et soigna cette dernière. Elena s'écroula ensuite de fatigue dans mes bras. Finalement, on avait réussi à sortir tous les quatre vivants de cet endroit horrible. Je serrai Elena plus fort dans mes bras, puis je l'embrassai et elle me rendit mon baiser. Nous étions tous ensemble, en paix, sans nous soucier de ce que l'avenir nous réserverait.

C. H.

La semaine de monsieur Baque

Je l'ai rencontré il y a huit ans et deux mois, ce cher M. Baque... Huit ans et deux mois qu'il travaille assidûment et qu'il débarrasse les déchets de la banlieue, et qu'il ne s'en fatigue presque jamais, étonnement. Il n'a aucun humour, mais il est drôle, dans le sens insondable du terme : il suit une routine indestructible, en travaillant à temps plein en faisant le sale boulot, ou plutôt, comme il le dit, son «travail "propre" », et à débarrasser la banlieue de toute sa crasse, mais tout en pensant que socialiser avec des gens ou même aimer quelqu'un est possible pour lui...

Bref, vingt-sept ans, plutôt grand, l'air grave mais pas non plus misanthrope, quelqu'un qui semble complètement banal mais qui est proche du nettoyeur idéal.

Cependant, vous n'êtes pas là pour savoir qui il est mais plutôt ce qu'il fait, et vous verrez en quoi ce type était quelqu'un de génial, voire un peu trop génial.

LUNDI 2 MARS 2024

Les lundis sont réputés particulièrement barbants, mais pas pour notre superstar M. Baque. Lui, il s'élève de son plumard comme un Alexandre se lève sur son empire, il déjeune, prend un café se lave, se fagote en ne perdant que des dixièmes de seconde de son temps, et même aux aurores les plus tôtives, il a toujours été si efficace. Ça, c'est parce qu'il sait que les appels de la boîte arrivent généralement tôt, ou plutôt, les appels de Serge, son collègue, avec sa voix qui trahit toujours son humeur : « Salut Baque, t'as du taff, mec. » Il a l'air d'aller bien aujourd'hui, ensuite les jours se ressemblent tous pour lui, surtout les lundis.

« 74 Rue Vénus » C'est pas très loin. M. Baque prend quand même son SUV pour se rendre à l'immeuble du client. Serge est devant, comme l'exige la procédure. Il est toujours accoudé à son maudit utilitaire mal lavé avec une cigarette plus ou moins grillée au bec depuis ces huit ans et deux mois.

« S'lut Baque, c'est au troisième, appart' 34, au nom de DÉBETTES, un salarié bossant dans les ressources humaines dans la trentaine. »

Autrement dit, la routine, il a fait ça il-ne-sait combien de fois car il a pas compté et il s'en tamponne.

Il saisit ses outils, sa serpillière, ses brosses, ses gels nettoyants et son bicarbonate de soude et se lance à l'assaut du troisième en prenant les escaliers bien évidemment, car M. Baque est d'acier trempé et est infatigable.

Il entre.

Ça pue.

Ce qui ne change pas de d'habitude parce que c'est à lui de tuer l'odeur.

M. Baque fait toujours les choses dans un ordre précis : D'abord le client, ensuite, les ordures ménagères les plus grossières qui sont triées, suivies des tâches et traces de saleté, petites ou grandes, même tarif, qui consiste à un nettoyage au bicarbonate de soude. Il brique le sol comme David danse devant Dieu.

Enfin, les dernières petites traces traîtresses qui lui aurait échappé sont détectées et annihilées avec minutie. Un coup de plumeau à la va-vite ne fait pas de mal mais faire plus n'est pas forcément nécessaire.

L'affaire est pliée en moins de dix minutes et M. Baque descend pour faire son rapport à Serge : l'état de l'appartement à l'entrée et à la sortie, les pièces qui étaient les plus sales et quelles opérations ont été effectuées.

Toutefois, tandis que Serge s'en grille une et charge les ordures il lance d'un air taquin « Au fait Baque, t'étais en retard de vingt secondes, c'est bizarre dis-moi... »

M. Baque répond à son sourire de meurtrier avec un rire étouffé.

Il a raison ce fieffé Serge.

Car M. Baque a désormais ce qu'on pourrait presque appeler une copine.

Trouvée sur un site de rencontre parce que notre pauvre héros se sentait trop seul.

Elle s'appelle Élodie, ça fait quatre mois et quelques qu'ils sont ensemble et

M. Baque pourrait crever pour elle. Et inversement, d'ailleurs.

« Comme c'est meugnoooooon... » Serge va le charrier toute la semaine, ça c'est certain... Cependant les deux bonhommes ont un travail qui demande un investissement total et ils le savent parfaitement.

Ça va faire trois sacs d'ordures pour cette mission.

La journée se termine avec une petite visite aux locaux de la boîte de nettoyage qui était d'un intérêt similairement moindre pour M. Baque, qui rentre dans sa belle maison en ville qu'il a pu obtenir grâce à son travail dans la boîte.

Un jour comme les autres, vraiment...

Mais le prochain sera déjà plus intéressant pour lui et aussi pour nous.

MARDI 3 MARS 2024

M. Baque se lève avec la même ferveur que le matin précédent... ou presque. Aujourd'hui il perd des secondes entières à se préparer, sur des banalités inutiles en plus !

Mais passons, l'appel de Serge ne manque pas : « Allez Baque, au travail ! »

Il est content aujourd'hui Serge. « 12 avenue Stephenson » Ce sera LA cliente aujourd'hui, dans un quartier que M. Baque est habitué à nettoyer, alors que Serge lui fait le topo sur l'appartement : La dame s'appelle DOLÉRIM, 22 ans et est prostituée.

Super.

Ça n'arrange personne quand la cliente est une prostituée, ça veut forcément dire que la scène sera plus sale et répugnante et le travail plus long.

Cette mission ne fait pas exception : des saletés au mur, des tâches sur le sol, et la cliente dans la chambre. Les collègues de l'administration lui ont pas facilité la tâche.

Peu importe au final, puisque M. Baque doit tout nettoyer peu importe ce qu'il voit, pour que personne ne puisse plus rien voir.

C'était long, mais notre Légende M. Baque ressort victorieux de l'appartement avec deux seaux entiers de saleté et deux sacs d'ordures.

Il y a toujours moins de déchets quand c'est une femme.

« Pauvre fille... » se plaignait Serge, qui n'avait aucune réelle empathie quant à la cliente.

M. Baque non plus d'ailleurs, il a déjà vu ça, et il a la pensée dirigée vers autre chose.

Son téléphone. Pour un appel de Serge ?

Non, pour un appel d'Élodie. Les secondes perdues au début de la journée, c'était à cause d'elle, et quand son téléphone daigne enfin sonner, M. Baque l'attrape en deux dixièmes de secondes pour répondre. Il bafouille énormément. Il est un peu maladroit car extrêmement nerveux, mais rien ne lui fait plus plaisir que de lui parler après tant de temps.

Il a même un rendez-vous le veinard !

Il va au 33 place du Zénith, dans un café chic où le soleil (ou plutôt sa bien-aimée rayonnante) lui éclaire la figure sans répit.

« Alors, ton business de nettoyage, les affaires marchent ? » Elle est curieuse.

« Oui, pour moi aussi ces derniers jours sont longs et inintéressants... »

Trop curieuse. Mais si gentille... Comment résister ?

« Bon, j'espère juste que t'as du temps pour toi, mon cœur » Son temps libre comme son cœur lui sont entièrement dédiés.

« Et t'as intérêt de bien bouffer sinon je te baptise à ma blanquette spéciale ! »

M. Baque baisse les yeux tant il est perturbé.

Le reste du repas fut composé de discussions sur les étoiles, juste pour qu'elle dise qu'il est son soleil ou encore d'un questionnement sur la religion pour qu'il puisse dire qu'elle est sa déesse, et divers autres mièvreries enivrantes de l'amour.

Pour ce qui est de la boîte, M. Baque n'en avait cure, et sa prière pour que Serge n'appelle pas semble avoir été entendu par quelque Cupidon.

Lors du reste de la semaine, ils ont convenu de se voir et de s'appeler plus régulièrement tant qu'elle avait la chance d'être en ville, elle aussi pour son travail de détective.

MERCREDI 4 MARS 2024

Matin. Levé. Rassasié. Habillé. Lavé. En 7 minutes, pas mal.

L'appel de Serge ne manque pas : « Au travail, Baque. » Il est pas d'humeur cette fois-ci.

« Aujourd'hui, c'est au 6 Impasse de l'Écume, ils s'appellent les CARNAQUE. » C'est une grande maison, et donc une mission de taille équivalente. Il récupère son matériel sur place, avec un Serge bougon (sans surprise) qui lui adresse un « Salut » étouffé.

Deux clients sont présents, madame dans un coin du cellier et monsieur dans la chambre. Des saletés partout, aux murs, au sol, dans une grande maison.

Cette fois, la rapidité est quelque chose sur laquelle compte la boîte, il faut impérativement que la maison soit impeccable avant que quiconque se rende compte de son état.

Tout de même, il faudrait pas qu'un voisin ou un livreur voie une scène aussi immonde ?

Les ordures sont vite débarrassées, les plus grosses traces éliminées et le reste,

M. Baque s'en occupe assez vite. Il est toujours dans les temps, on ne peut rien lui reprocher concernant cela.

Serge va s'occuper des cinq sacs d'ordures de la journée, M. Baque a à faire, c'est-à-dire, un appel à passer.

Il s'agit d'Élodie bien sûr. Malheureusement, elle ne peut pas voir M. Baque, elle est trop prise par son travail, et aujourd'hui elle ne peut pas se permettre de ne pas avancer dans ses recherches.

M. Baque a quand même insisté pour l'appeler.

« Coucou, chéri, tu vas bien ? » Sa voix est trop calme pour son humeur habituelle, elle a l'air épuisée.

« Oui, pardon, de pas être là, mais j'ai reçu de nouveaux éléments concernant une enquête en cours, donc c'est pas mal de pression, et je te parle même pas des brigades criminelles qui me les brisent toutes les heures pour savoir si j'ai du nouveau. »

Détective, c'est un métier qui fait rêver, mais qui est beaucoup plus compliqué que dans l'imaginaire collectif. M. Baque admire avec quel zèle elle travaille, mais il est conscient qu'elle a un travail dangereux, qui le devient encore plus dans cette banlieue souillée.

Qu'est-ce qu'il paierait cher pour la voir, là, tout de suite, pour la prendre dans ses bras, pour alléger tous ces tracas du travail pour ensuite passer une soirée avec elle... Même ce parangon de sérieux et de travail de M. Baque en rêve, peu importe à quel point cela peut sembler ridicule. De toute façon, il reste prêt à tout pour elle, il lui est entièrement dévoué. Enfin, à elle et à la boîte aussi.

JEUDI 5 MARS 2024

Allons directement à l'essentiel, vous voulez bien ?

Appel de Serge : « Bonjour bonjour, Baque, c'est l'heure de taffer. » Il à l'air un peu fatigué mais rien de sévère.

« 112 rue Sirius. Il s'appelle NÉFARIEN, 19 ans. C'est juste un p'tit escroc qui fout le merdier dans la banlieue en général, et qui côtoie pléthore de gangs en plus de ça. »

Traduction : Le monde se porte mieux sans lui.

L'appartement est excessivement sale, mais pas de tâches ou de grandes traces de crasse. Pour une fois l'administration a été clément avec M. Baque, et avec le fainéant de client posé sur le sofa, le travail était très facile.

Seulement deux sacs d'ordures, pour couronner le tout.

Toutefois, il y a des jours où M. Baque doit accomplir DEUX missions, et ce jeudi était un de ces jours. Il faut savoir que ça n'arrive à aucun autre nettoyeur que lui.

Après un interminable trajet aux côtés de Serge, et son éternel utilitaire mal lavé, ils arrivent à une bicoque délabrée dans un coin perdu qui n'a même pas de nom.

La maison est encore plus sale que l'appartement précédent, et cette fois l'administration ne lui a pas fait de deuxième cadeau, tout le contraire, on dirait qu'ils se sont même amusés...

Des saletés ont conquis tout le parquet pourri, les murs sont repeints avec de la crasse – Il y a même des dessins – et toute la maison est salie jusqu'au plafond.

Et si ça ne vous suffit pas, le client est à la fois dans la chambre, dans la salle à manger, dans la cuisine, dans la salle de bain et dans je-ne-sais quelle autre pièce où sont entassés le peu de biens du pauvre M. DALIT.

C'était long et épuisant.

Les seaux de saletés se remplissaient en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, retrouver et réunir toutes les ordures était une chasse au trésor, ou plutôt une chasse à l'homme, et Serge a même proposé à M. Baque une pause clope entre-temps, qu'il a bien évidemment refusée.

Trois sacs d'ordures.

Tout ça pour laisser derrière une maison qui reste au bord de la ruine.

Le pire là-dedans, c'est que M. Baque s'est habitué à ce genre de tâches, lui qui trempe dans la merde du monde.

La journée se termine avec un appel à Élodie, comme hier.

« Ah, salut, chéri. Oui, je suis encore au bureau, et je pense même pas que je vais en partir pour roupiller... »

Sa voix est rauque et faible. Ce n'est pas la voix d'une femme rayonnante et énergique, mais d'une femme qui n'a pas dormi depuis au moins 40 heures.

Pas sûr que ce soit l'idéal pour une détective de ne pas dormir...

« Oui, je sais, et moi aussi, je préférerais être avec toi à la maison au calme mais j'ai encore plus de boulot qu'hier, les pistes s'accumulent et je commence à avoir du mal à réfléchir tellement je dors plus... »

M. Baque sait à quel point son travail est exigeant, mais ça commence à être excessif. « J'en ai aussi marre que toi de tout ça, et t'inquiète, je vais prendre un jour de repos demain pour te voir, j'en ai besoin aussi... »

Ça fait plaisir à M. Baque d'avoir l'occasion de voir sa dulcinée, la semaine est déjà assez éprouvante comme ça (en plus de ne pas être finie) et même s'il ne montre pas un signe de fatigue, ça ne l'empêche pas de la ressentir et peut-être même de la montrer à celle qu'il aime.

Il aimerait tant pouvoir être pour elle ce qu'elle est pour lui...

« Si tu peux faire quelque chose pour moi ? » Dit-elle en lâchant un rire fatigué.

« T'es mignon, mon coeur, mais pour l'instant, c'est simple : Rien.

Bonne nuit, mon étoile. »

VENDREDI 6 MARS 2024

Aujourd'hui est garanti d'être un jour meilleur, déjà. Quoique...

L'appel de Serge arrive plus tard que d'habitude, et c'est sans prendre en compte l'appel en lui-même : « Salut Baque... Il y a une mission. »

Y a un truc qui va pas. Sa voix est trop basse et complètement démoralisée.

« 13 rue de l'éclipse, dans l'appartement d'une jeune mère du nom de THÉHIS. »

Pour l'instant, pas encore de quoi crier à l'Armageddon, mais il est certain qu'il y a quelque chose derrière ce qui semble être une affaire banale.

Ce n'est que sur place que Serge cesse de s'accouder à son utilitaire et en vient à marcher vers M. Baque lorsqu'il le voit arriver.

Rien que ça, ça n'arrive qu'une fois tous les six mois.

« Il y a eu des complications, normalement on venait pour faire affaire avec le conjoint de la cliente mais rien s'est passé comme prévu, tu vas vite t'en rendre compte. »

Une erreur administrative, génial. Le pire, c'est que le boulet qui commet une erreur aussi conne s'en tire avec une tape sur les doigts

Dans l'appartement, la cliente est dans la cuisine, il y a une trace au sol, mais la propreté règne. Celui qui a merdé à l'administration devait être une fée du logis, c'est déjà ça. L'appartement est bien rangé, pas de traces excessives de saleté, contrairement aux derniers jours, et il y a même pas besoin de tant de matériel que ça. Cette mission reste la conséquence d'une erreur, mais pas de quoi s'affoler, voyons, il y a rien de bien extravagant.

Mis à part un gosse allongé dans le couloir.

D'accord, M. Baque comprend mieux la gravité de l'erreur en question. Travailler avec des enfants, c'est pire qu'avec les prostituées. Il n'y a peut-être pas beaucoup de saletés, mais un bambin, ça comprend pas grand-chose, ça comprend pas pourquoi est-ce qu'un sombre déchet du service administratif est entré chez lui pour négocier avec sa mère.

Et encore moins pourquoi il a dû négocier avec lui ensuite.

Mais le client reste roi, comme Louis XVI l'était. Les traces sont nettoyées, les odeurs éliminées, et les ordures emballées.

Cependant, le minutieux M. Baque refait le tour de l'appartement en bon nettoyeur qu'il est pour voir s'il n'a rien manqué, s'il n'y a aucune autre mauvaise surprise quelque part.

Une mauvaise surprise comme un bébé dans l'évier de la cuisine, par exemple.

Pas plus haut que trois pommes, tout propre, élevé avec soin, et nettoyé avec soin.

Là, ç'en est UN PEU trop. Même pour M. Baque.

Pourquoi faire affaire avec toute la toute la famille sauf le client ?

La Madame et le bambin passent encore, mais le nouveau-né ??

Il a même pas encore assez d'années pour penser, pour comprendre, pour être conscient de la connerie de l'administration, il ne pouvait pas savoir que les mains qui le saisissaient étaient sales, immondes et stupides.

Pour finalement tenir dans les deux mains calleuses de M. Baque.

Bon, faut tourner la page, on a pas toute la journée...

Le tout rentre dans trois sacs d'ordures qui sont aussitôt remis à Serge, qui baisse les yeux pour ne pas croiser le regard sombre de M. Baque, qui obtient comme récompense une tape sur l'épaule.

C'est pas assez comme récompense, et c'est sûrement pas Serge qui va le récompenser comme il se doit.

M. Baque n'avait personne pour le récompenser, ni personne vers qui se tourner.

M. Baque n'avait d'ailleurs besoin de personne, en fait.

Sauf que c'est plus d'actualité.

Maintenant il a quelqu'un qui vaut plus que tout, et qu'il veut voir maintenant.

202 rue de Turan, appartement numéro deux, il toque à la porte pour se jeter sur celle qui ouvre la porte. Les deux amoureux ne voulaient que se voir, et ce n'est qu'en étant enfin dans ses bras qu'il se permet de lâcher quelques larmes.

Cela fait huit ans et deux mois qu'il n'a pas pleuré.

« Longue journée, mon coeur ? » Elle a même pas idée.

« Moi aussi... Mais ce soir, on a plus besoin de rien faire... Allez, viens... »

Ils vont passer toute la soirée serrés l'un contre l'autre toute la soirée, alors que M. Baque est blotti sur son ventre. Il préférerait rester couché contre elle pour le reste de son existence...

Et puis au diable la boîte. Il préfère s'amuser à compter les battements du coeur d'Élodie, à traîner son doigt sur sa colonne vertébrale, et elle, elle préfère mettre la tête dans les cheveux de M. Baque ou parsemer son visage de baisers...

Malheureusement, ils ne peuvent pas jouir d'une éternité de caresses, seulement d'une petite nuit... Ça suffit à le remettre d'aplomb mais il tuerait pour passer plus de belles nuits ainsi avec Élodie.

SAMEDI 7 MARS 2024

L'appel de Serge arrive alors qu'il est toujours chez Élodie, et aujourd'hui, il est d'une toute autre nature.

« Baque, on a besoin de toi. »

C'est quelque chose de sérieux. C'est quelque chose de complètement différent des derniers jours. C'est peut-être même assez sérieux pour interrompre son moment avec Élodie.

« Rejoins-moi à la place de l'Aube aussi vite que possible, je te fais le topo et la mission commencera. »

Le temps de se rhabiller, prendre son manteau, les clés du SUV, et de ne laisser qu'un baiser sur les lèvres d'Élodie, le voilà parti.

Arrivé sur la place refroidie par le matin, pas d'utilitaire mal lavé en vue, seulement un Serge adossé à un réverbère qui s'approche lorsqu'il le voit. Ça doit être quelque chose d'exceptionnel, au vu de tout ce cirque.

« Salut Baque. Mission spéciale aujourd’hui, le client est Victor HARPAGON, businessman dans le corps et parrain de la mafia dans l’âme. Cette fois, le client est en pleine forme. Ce fou nous a volé du fric, et crois-moi, il a volé assez pour que ce sois toi qui te charges de l’administratif. Tu vas devoir aller chez lui pour travailler en tant qu’homme de ménage pour accomplir ta mission. Tu dois te pointer à huit heures au 15 chemin du Crépuscule pour travailler »

(sans mauvais jeu de mots)

ENFIN un travail satisfaisant. ENFIN un travail digne de lui. ENFIN un travail pour montrer pourquoi M. Baque est M. Baque. La semaine était absurdement chiant et longue, mais aujourd’hui, c’est une occasion pour montrer de quoi il est capable, et aussi pour se défouler un peu.

Le 15 chemin du crépuscule est un manoir énorme, assez bien gardé, avec un beau petit voleur à l’intérieur. Le plus dur était l’entrée bizarrement, des papiers et des contrats ennuyeux à montrer pour prouver que M. Baque remplace bel et bien un autre homme de ménage qui a pris des congés par miracle. Il y a deux salons, neuf chambres, cinq salles de bain, deux cuisines, un petit casino, un bar, et quatorze toilettes, allez savoir pourquoi concernant ces derniers...

Ce serait un enfer à nettoyer de fond en comble si M. Baque était seul, mais heureusement, M. HARPAGON a un petit personnel pour briquer son manoir.

En parlant des autres hommes et femmes de ménage, M. Baque évite de les croiser au maximum, tout comme les gardes, et si se croiser devient inévitable alors il fait en sorte que ce soit bref. Son visage n’est pas un souvenir à laisser dans l’esprit des clients. M. Baque nettoie alors deux chambres, un des salons, une salle de bain, quatre toilettes, bon dieu, que c’est ridicule d’en avoir autant et enfin, le bureau de M. HARPAGON.

Si nettoyer et passer la serpillière est devenu quelque chose de presque naturel pour lui, à ce moment-là, il faut se concentrer un peu. M. Baque est seul avec lui.

Serpillière sur le sol, coup de plumeau sur ses cadeaux et bricoles précieuses sur les étagères...

« Passez un coup de plumeau sur mon bureau tant que vous y êtes. » Avec joie.

En plus de ça, cela lui permet de distinguer une clé USB insérée dans son ordinateur, et avec quelques coups d’œil discrets, M. Baque a pu voir que le petit saligaud gérait ses comptes bancaires bien remplis avec de l’argent volé à l’intérieur.

Prendre cette clé fait partie de la mission.

Quant au reste...

M. Baque saisit le menton de M. HARPAGON.

« Hein ?? J’ai une poussière dans la barbe ? »

Oh oui, juste ici, là, et M. Baque va vite s’en occuper. Il fait mine de gratter la barbe de son client, puis saisit son crâne en même temps que son menton, tire un grand coup dans deux directions opposées, et...

CRRRAK

Hop, le tour est joué. La saleté est éliminée.

M. Baque aime faire les choses proprement, contrairement à la plupart de ses collègues. Aucune saleté éparpillée dans la pièce, aucune trace, rien.

Un, deux, trois sacs d’ordures (c’est le cas de le dire) et M. Baque doit maintenant repartir avec une jolie petite clé USB et un client « satisfait ».

Bizarrement, sortir était plus facile qu’entrer, il a simplement bazardé les sacs au-dessus des murs de l’enceinte et n’a eu qu’à sortir par le portique principal sans rien dire, pour ensuite récupérer les sacs poubelle et regagner son SUV.

Mission accomplie. M. Baque s’est bien amusé, même s’il a eu des missions plus complexes que celle-là.

Il n’a qu’à aller voir Serge à la place de l’aube, lui remettre les ordures et la clé USB, lui échanger une bonne poignée de main avec un beau sourire, et il peut enfin regagner ses pénates après une bonne journée. Rien de tel qu’un peu d’exercice.

M. Baque finit sa journée seul. Pas d’Élodie avec lui, et lorsqu’il essaye de l’appeler, il tombe sur son répondeur. C’est d’ailleurs plutôt inhabituel qu’elle ne décroche pas.

C’était clairement la meilleure journée de travail qu’il a eue depuis un bail, mais le simple fait de ne pas voir ou de ne pas parler à Élodie suffit à installer un manque chez M. Baque. Il se sent seul.

Il est habitué, mais justement, c’est la découverte d’une compagnie aussi charmante, d’un bonheur si silencieux mais absolu, que M. Baque en est devenu addict.

Élodie est la drogue de M. Baque.

Et aussi son seul point faible.

DIMANCHE 8 MARS 2024

M. Baque travaille même le dimanche. Être nettoyeur au sein de la boîte, c’est quand même quelque chose, c’est même bien plus compliqué que tout l’administratif. Mais alors, qu’en est-il de la mission d’aujourd’hui ?

Et bien figurez-vous que Serge n’appelle pas ce matin.

Non, la boîte ne donne ni congés, ni vacances, ni RTT, alors que Serge n'appelle pas, et donc que ces bas-fonds n'aient pas besoin de nettoyage, c'est rarissime.

Une fois tous les dix ans tout au plus...

M. Baque va clairement se faire chier. Il essaye encore d'appeler Élodie, sans succès.

Il en vient même à appeler Serge et la réception de la boîte pour prendre une mission afin de tuer le temps, mais Serge ne répond pas, étrange, et la réception de la boîte se confond en excuses pour poliment l'envoyer paître.

M. Baque doit donc s'occuper tout seul, et par s'occuper, je veux dire faire les cent pas, parler tout seul, à savoir qu'il parle plus à lui-même qu'à n'importe qui, ou bien encore aller en ville, faire deux-trois courses, cuisiner, faire un peu de renforcement musculaire.

En bref il s'emmerde.

M. Baque en a marre. Il va chez Élodie. SUV. 202 rue de Turan, et il se retrouve devant la porte de l'appartement numéro deux, et rien. Pas de bruit, pas de réponse. La porte est même verrouillée. Cependant, il a la clé, mais même quand il entre, pas d'âme qui vive, aucune trace d'elle. Elle doit être au bureau.

Pas besoin de s'éterniser ici, et il ne va pas non plus la traquer juste pour lui faire un bisou et la déranger, bien sûr que non...

Mais vous savez qui est là par contre ?

Lorsque M. Baque sort de l'appartement, qui voilà ?

Serge.

Qu'est-ce qu'il fout là ?

« C'est à toi qu'il faut demander ça, Baque. » Dit-il en souriant comme un prédateur.

« Aaaaaahhh, mais c'est bien sûr... C'est chez ta copine ici, c'est ça ? »

Serge est très très loin d'être bête, mais il est pas non plus médium.

Comment est-ce qu'il a retrouvé M. Baque ?

« Relax, je vais te laisser tranquille avec ça, je devais juste te dire que la boîte te convoquait, bonne chance mon gars. » Il repart aussitôt après avoir dire ça.

Élodie est introuvable et M. Baque est convoqué aux locaux de la boîte.

Le moment est venu de commencer à s'inquiéter...

La convocation est juste un questionnaire de rapidité sur son travail. Il doit simplement répondre aux questions sans réfléchir.

Son supérieur arrive et commence le questionnaire en le fixant droit dans les yeux.

« M. Baque.

Vous qui êtes le meilleur nettoyeur de la boîte, laissez-vous des traces ? »

Bien sûr que non, quelle question.

« Êtes-vous capable de tout dans le cadre de votre travail ? »

Dans la mesure du possible.

« Ressentez-vous des remords après votre travail ? »

Aucun.

« Ressentez-vous de la pitié lors de votre travail ? »

Probablement pas.

« Avez-vous déjà échoué à mener à bien votre travail ? »

Jamais au grand jamais.

« Avez-vous déjà pensé à quitter la boîte ? »

Non, c'est stupide.

« Pensez-vous à autre chose que votre travail ? »

Deux secondes s'écoulent. C'est long.

Non. C'est désormais impossible pour lui de ne penser qu'au travail, il faut être honnête.

« Êtes-vous satisfait de votre travail ? »

Deux secondes s'écoulent encore.

Oui. Après tout, ça paye très très bien.

« Laisseriez-vous qui que ce soit interférer dans votre travail ? »

Non.

« En êtes-vous sûr ? »

M. Baque frissonne alors que trois secondes s'écoulent. Il a un mauvais pressentiment.

Oui.

Le supérieur se lève en souriant.

« Bien ! Vous avez rempli le questionnaire avec brio, comme toujours ! C'est rassurant d'avoir quelqu'un d'aussi rigoureux que vous ! »

Ouh le vilain menteur. Il n'a jamais répondu à l'un de ces questionnaires foireux aussi mal. Trop de secondes écoulées, et donc trop d'hésitation. C'est mauvais.

Ce questionnaire, c'était du grand n'importe quoi. Il n'a même pas lieu d'être.

Soudain, le téléphone de M. Baque sonne.

« Vous devriez décrocher. » Lui balance le supérieur.

C'est Élodie.

Il décroche immédiatement.

La voix paniquée d'Élodie est au bout du fil. Elle est en pleurs.

« Coucou chéri... J-J'espère que je te dérange pas dans ton travail. C'est compliqué de bosser dans la boîte, après tout... »

M. Baque n'en revient pas. ELLE SAIT POUR LUI ?!

« Attends, attends, laisse-moi finir, mon cœur... J'enquête sur la boîte et ses méfaits depuis longtemps, mais j'ai appris que tu y bossais que dès le début de la semaine ! Alors je t'assure que JAMAIS je ne t'ai utilisé dans mon enquête ! Je le jure sur tout ce que j'ai de plus précieux ! »
Elle s'arrête un moment pour reprendre son souffle, et pour articuler entre deux sanglots, « Parce que tout ce que j'ai de plus précieux, c'est toi... »

Elle parle de plus en plus vite de plus en plus fort, alors que M. Baque panique de plus en plus.

« Si tu crois que je t'ai manipulé... et utilisé pour mon enquête, tu es libre de me détester... Après tout, ça facilitera la suite... Mais alors je t'en prie...
VIS UNE VIE HEUREUSE !! VIS COMME TU L'ENTENDS !! QUE CE SOIT AVEC OU SANS LA BOÎTE, JE M'EN FOUS !!
J-Je veux juste ton bonheur, c'est tout... »

M. Baque commence à hurler aussi. À la supplier de lui dire où elle est et qu'est-ce qu'il se passe... Il perd totalement son sang-froid.

« POUR FINIR, MON CHÉRI... P-PEU IMPORTE CE QU'ON TE DIRA... ET MÊME PEU IMPORTE CE QUE TU PENSES DE MOI MAINTENANT...
IL FALLAIT QUE JE TE DISE... QUE JE T'AIME DE TOUT MON COEUR !!! »

M. Baque hurle pour lui ordonner d'arrêter, pour lui ordonner de se taire.
À ce stade-là, il est déjà à genoux en train de pleurer lui aussi.

« ALORS S'IL TE PLAÎT, NE M'OUBLIE PAS, MON AMOUR !!
ET SACHE QUE JAMAIS... JAMAIS ! JE N'AI CESSÉ DE T'AIMER, ET TU ES RESTÉ LE SOLEIL DE MA VIE JUSQU'À LA TOUTE FIN !!!

JE T'AI- »

Clac. Plus rien.

M. Baque est terrifié. Il essaye de la rappeler une, deux, quatre fois, il est en larmes alors que son supérieur lui sort un paquet de mouchoirs avec un air grave.

Car Élodie ne va pas lui répondre, plus maintenant...
Maintenant, il y a quelqu'un d'autre qui va l'appeler.

Serge.

« Salut, Baque... Il y a du travail pour toi... » Mélancolique.
La formulation, le ton, et surtout le timing... Tout est sujet à le pousser au désespoir.
Du travail ? Maintenant ?
Après avoir écouté les paroles les plus sinistres qu'il a entendues de sa vie sortir de la bouche de la créature qu'il aimait plus que tout ?
Ils vont pas lui faire ça quand même ??
M. Baque, à genoux, regarde son supérieur comme s'il avait vu l'enfer, ce dernier lui a d'ailleurs tourné le dos pour ne pas le regarder dans un état aussi pathétique.

« Vous avez du travail, M. Baque. Vous connaissez l'adresse. »

Ces mots sont comme un couteau dans le cœur alors qu'il est saigné vif.
Mais ses souffrances sont loin d'être achevées.
À présent, M. Baque doit monter dans son SUV, conduire, et aller au 202 rue de Turan, tout en ayant la force d'un anesthésié.

Arrivé sur place, il voit avec horreur l'utilitaire mal lavé, avec Serge, qui se tient debout au beau milieu de l'entrée de l'immeuble, avec tous les outils et le matériel.
Il ont vraiment fait ça.
Et par ÇA, je veux dire, « ça », et le fait qu'ils lui ont confié cette tâche.
Serge s'approche et lui donne une accolade et deux tapes dans le dos en gage de fraternité avec un air de pitié sur son visage.
« Je peux te jurer que je savais pas, pour toute cette histoire. Navré, Baque. »

Appartement numéro deux.

Dans le salon. Tous les meubles, canapés, table basse, tout a été bougé près des murs, pour ne laisser au milieu de la pièce que la cliente.
Ils l'ont salie. Ils ont osé la laisser dans une grande trace de saleté.
M. Baque tombe à genoux pour prendre sa tête et la serrer contre lui pour mieux la pleurer.

Il va la pleurer longtemps. Elle a été celle qu'il voulait toujours avoir, qu'il a finalement eue, et qu'il n'aura plus jamais.
Maintenant, il faut faire le boulot.
Toute la saleté est nettoyée, mais quant à elle, il ne peut pas se résigner à en faire deux sacs d'ordures, elle qui était son plus grand trésor.
Finalement il la sort comme ça, sans se soucier de la discrétion, pour la charger dans l'utilitaire de Serge.

« Ce sera mon dernier travail. » Lui lança-t-il.
Il prend son SUV et part, ses derniers mots prononcés.

Plus de limites de vitesse. Plus de règles. Plus de boîte. PLUS RIEN.

M. Baque n'a plus rien à perdre, il se moque de tout ce qu'il peut arriver, alors pourquoi ne pas aller à 130 à l'heure dans une route limitée à 80 ?
Pourquoi pas, après tout ??
Il profite du petit plaisir malsain qu'il lui reste dans ce monde cruel. Il joue à éviter les autres voitures, et il joue avec la mort. Que c'est grisant !
M. Baque devient fou. Il devient libre.
Il ne s'est jamais senti aussi libre, et même s'il est heureux, il n'a plus envie de vivre.
Il aurait pu continuer à vivre, à juste rester solide comme un roc avec un petit traumatisme dans un coin de sa tête, après tout, c'est la vie.
Mais ce qui est solide est en réalité vite brisé. M. Baque n'est pas une exception, il est brisé, détruit, en mille morceaux...
Pour lui-même, il est déjà mort.
Mais il mourra libre et heureux, au moins.

Et la plus grande liberté de toutes arrive enfin, alors qu'il se jette avec sa voiture depuis la falaise de la nébuleuse pour finir dans la mer d'Ishtar.

C'est la fin de M. Baque.

Maintenant, cette histoire sert d'avertissement.
Cela servira de leçon aux autres, afin qu'ils ne connaissent pas le même sort.
Tomber amoureux n'est pas une bonne idée. Pas ici. Pas dans la boîte.
J'espère que tout ça vous fait prendre conscience que l'amour peut représenter un danger mortel, car l'amour est le plus délicieux de tous les poisons...

Tant que vous avez conscience de cela, j'ai pleinement confiance en vous.
Au passage, vous pouvez me rappeler votre nom ?

« Serge. »

Ce n'est plus d'actualité. C'était avant. Ce n'est plus votre nom.
Désormais, qui êtes-vous ?

« Je suis M. Baque. »

Exact. Vous pouvez rentrer chez vous, M. Baque. Vous aurez bientôt du travail.

Tangi JEHAN

« Poisson frais pas cher ! Venez voir, ils arrivent tout juste du port ! »

Les bruits des marchands essayant d'attirer le plus de clientèle possible et des touristes parisiens s'émerveillant de voir des poissons entiers dans ce petit marché normand me donnaient un mal de tête pas possible.

Je venais d'emménager ici, dans ce village côtier de Normandie, ayant enfin pris mon indépendance à 19 ans. J'habitais dans un petit studio dont le loyer me coûtait presque la totalité de mes économies. Alors me voilà, un dimanche matin à 8 heures, emmitouflée dans une doudoune épaisse pour me protéger du vent normand qui me glaçait les os, dans ce marché attrape touriste afin de trouver quelques meubles pas trop chers pour vivre avec autre chose qu'un matelas de camping et un set de couverts Hello Kitty, cadeau de ma petite sœur.

Je me baladais entre les allées, cherchant autour de moi le fameux stand de meubles dont Stan m'avait parlé. Stan, un ami de la fac qui aurait sûrement sa première crise cardiaque avant ses 30 ans vu la quantité de café qu'il avale par jour, m'avait conseillé ce marché pour me meubler. Selon lui, si on allait au cœur du marché, loin des allées destinées à se faire de l'argent sur la crédulité des visiteurs, il y avait pas mal d'étals de meubles tenus par des personnes âgées souvent veuves et qui voulaient juste un complément de retraite.

Après quelques minutes de marche et la fuite d'une vendeuse un peu trop insistante qui voulait à tout prix me faire acheter un galet 37€, j'arrivais enfin dans la zone dont il m'avait parlé. C'était bien plus paisible ici, les cris des poissonniers paraissaient disparaître dans le lointain. C'est comme si j'avais passé une porte invisible qui m'éloignait de toute la folie du marché.

Deux grands-mères étaient assises sur des chaises de jardin, sirotant un thé et se racontant les dernières nouvelles comme n'importe quelle grand-mère normande se doit de le faire. Mon regard est immédiatement attiré par une table ronde en bois de chêne dans un style ancien avec les moulures dorées sur les pieds. Elle avait l'air en très bon état et valait sûrement une fortune ailleurs. Très vite, voyant que je m'intéressais à son meuble, la dame qui s'occupait de ce stand s'avança à ma rencontre.

Elle était souriante, d'un sourire qui lui rendait sa jeunesse malgré ses longs cheveux blancs et les rides de son visage. C'était le style mamie bohème, elle portait

une longue robe brune à volants et de nombreux bracelets et colliers en pierre précieuse ou autres bijoux fantaisies. Elle m'accueillit d'une voix mielleuse.

« Bonjour ma petite, cette table est belle n'est-ce pas ?

-Oui, elle est magnifique.

-Elle t'intéresse ? Si tu la veux, je te l'offre. »

Me l'offrir, ça me paraissait trop simple. J'avais tendance à être de nature méfiante, mais n'importe qui aurait soupçonné quelque chose si une *table en chêne avec des moulures en or* lui était offerte. J'attendis donc la suite, pressentant que la vieille dame n'avait pas fini de parler.

Elle me raconta toute une histoire, comme quoi cette table serait maudite, que des bijoux y apparaîtraient tous les jours et que les mettre reviendrait à me conduire à la souffrance éternelle. Un éclair sombre de folie brillait au fond de ses yeux, le genre de regard digne des meilleurs méchants Disney. Les grands-mères de l'étalage voisin ne discutaient plus et se jetaient des regards inquiets, comme si c'était une scène qui arrivait souvent.

Plus son histoire avançait, plus je me disais qu'il ne devait pas y avoir que du thé dans son thermos. Le paranormal, les malédictions, pour moi tout cela appartenait uniquement au monde de la fiction. Je hochais donc la tête et prétendais y croire, une table gratuite ne se refuse pas, même si la vendeuse semblait avoir fumé un arbre. J'avoue ne pas avoir suivi toute son histoire mais lui promis de ne pas toucher aux bijoux de la table. Elle accepta donc avec un grand sourire de me l'offrir.

Une heure plus tard, je me trouvais en possession de la fameuse table, deux chaises, un vieux fauteuil jaune et une table de chevet.

J'appelai Stan à l'aide pour m'aider à porter les meubles. Bien que je fusse assez sportive, je n'avais ni assez de muscles ni assez de bras pour porter autant de mobiliers jusqu'à chez moi. Il arriva bientôt pour m'aider à emmener tout ça jusqu'à sa camionnette. Un jeune homme que nous ne connaissions pas nous proposa son aide lorsqu'il vit qu'on avait du mal à manœuvrer entre les allées avec la table. C'était le dernier meuble, nous avions déjà mis tout le reste dans la camionnette.

Tous les trois, nous parvenons à sortir du marché, non sans péripéties. Au milieu d'une allée particulièrement étroite, je m'étais accrochée dans un présentoir à bracelets d'un stand de bijoux. Je m'étais excusé une centaine de fois et avais aidé le marchand à ramasser les bijoux qui étaient tombés. Bien qu'il m'ait dit que ce n'était pas grave, je m'en voulais toujours.

Après 10 minutes de trajet, je n'habitais pas loin du marché, nous étions enfin chez moi. Mon studio se trouvait au deuxième étage sans ascenseur, alors monter les meubles fut une véritable épreuve olympique. Fière du nouvel aspect de mon logement tout de suite bien plus chaleureux maintenant qu'il était meublé, je proposais à Stan de rester pour prendre un café mais il avait promis à ses parents de manger avec eux et il était déjà 12h15. Il faisait bien plus chaud à l'intérieur, j'enlevais

donc ma veste et la posais sur la table, avant de sortir mon ordinateur de mon sac et de réviser mes cours.

Je n'avais pas vu le temps passer, et quand je relevais enfin la tête de mon ordinateur, il était 19h passé. J'allais donc dans la cuisine pour me faire un repas très équilibré se résumant en un pot de nouilles instantanées et trois tomates cerises (5 fruits et légumes par jour c'est important). Je devais me lever tôt le lendemain et alla donc me coucher vers 21h.

Mon réveil, et les messages de Stan qui me demandait d'arrêter d'éteindre mon réveil finirent par me tirer du sommeil à 6h30. J'avais cours à 8h, mais le temps de me préparer et d'aller à la fac, il fallait que je me lève tôt.

C'est encore tout endormie que je me dirigeais vers la cuisine, les yeux à moitié fermés, et que je me cognai donc dans la table. Je n'étais pas encore habituée à la nouvelle disposition de mon appartement, et marcher tout droit jusqu'à la cuisine pour me réveiller avec une tasse de café ne marchait plus aussi bien.

J'avais entraîné mon manteau qui traînait toujours sur la table dans ma chute, et je remarquais un éclat bleu sur le sol lorsque je ramassai mon manteau pour le remettre à sa place, même si une table n'était pas l'endroit où un manteau était traditionnellement rangé.

Je m'accroupis au sol, maintenant bien réveillée, et vis que l'éclat bleu qui avait attiré mon regard était celui d'un bijou, un bracelet plus précisément.

C'était une simple chaînette argentée sertie d'une pierre bleu azur, visiblement fausse mais ça n'enlevait rien à sa beauté, la pierre brillant comme un vrai saphir.

Je ne me souvenais pas l'avoir acheté, mais il ressemblait beaucoup aux autres bracelets du marchand que j'avais percuté. Il s'était sûrement pris dans ma veste lors de cet incident et voilà pourquoi il se trouvait maintenant sur le sol de ma cuisine, tout simplement. Rien à voir avec l'histoire de cette vieille dame qui refusait de quitter mon esprit.

L'énième vibration signalant un message de Stan me rappela que j'avais autre chose à faire que de passer la journée à regarder un bracelet sur le sol de ma cuisine, comme travailler par exemple.

Le reste de la semaine se passa sans encombre. Les doutes quant à la provenance du bracelet désormais rangé dans ma table de chevet avaient disparu en même temps que les jours passaient et qu'aucun autre bijou n'était apparu sur la table. La seule explication restante était tout simplement la première qui m'était venue, que le bracelet appartenait au marchand.

On était vendredi soir, je finissais de me préparer en attendant Stan qui devait venir d'ici une demi-heure pour m'emmener à une soirée étudiante organisée par un de ses amis.

Tandis que je finissais d'ajuster une dernière fois mes cheveux, j'aperçois derrière moi dans le miroir la table de chevet contenant le bracelet. J'avais prévu de

retourner au marché le dimanche pour le rendre au marchand, à la fois pour ne pas voler de marchandise bien que ce fut par erreur, et en même temps pour achever de me rassurer sur sa provenance.

Je me sentais comme attirée par la table, et la couleur du bracelet restait gravée dans mon esprit. C'est vrai qu'il irait merveilleusement bien avec ma tenue de ce soir, et puis, le mettre une soirée ne m'empêchera pas de le retourner dimanche.

Je pris donc le bracelet et l'attachai sur mon poignet gauche. La pierre semblait se loger parfaitement sur le dessus de ma main, comme si elle avait été fabriquée à cet effet. Je restais quelques instants à contempler le bijou et un coup de klaxon me tira de ma rêverie.

En regardant par ma fenêtre, j'aperçus la voiture de Stan. Déjà ? Pourtant, je ne l'attendais pas avant une autre demi-heure. J'attrape mon téléphone, mes clés, enfile mes chaussures et mon manteau en vitesse avant de descendre les marches 4 à 4 et d'entrer en vitesse dans la voiture de mon ami.

« Tu es en retard » Me lance-t-il en guise de bonjour.

J'attache ma ceinture de sécurité et lui lance un regard incrédule.

« En retard ? On avait dit rendez-vous devant chez moi, à 18h30, et il est seulement... »

J'attrape mon téléphone. 18H44. Merde. J'avais passé bien plus de temps que prévu à me préparer.

« Oui bon d'accord, peut être que je suis en retard. On peut y aller maintenant ? »

Stan démarre presque immédiatement et après 20 minutes de route à discuter de tout et de rien, on arrive enfin chez son ami où la soirée avait lieu.

A peine la porte d'entrée franchie, un grand soulagement m'envahit. J'avais peur de me retrouver dans une de ces grandes fêtes qu'on voit dans les séries américaines et réaliser qu'on serait seulement en petit comité me rassura immédiatement.

Cela faisait maintenant une heure qu'on était ici, l'horloge indiquait 20h07. Stan était plus loin dans le salon, discutant avec des personnes que je ne connaissais pas. Plus le temps passait, et plus j'avais mal au crâne. Je n'avais pas l'habitude d'avoir des migraines, mais il m'arrivait d'avoir, comme ce soir, des maux de tête lorsque je mettais des lentilles plutôt que mes lunettes.

Seulement, je n'avais pas l'habitude que la douleur soit aussi forte. Posée sur le canapé, j'essayais de fermer les yeux quelques minutes. Lorsque je les rouvris, bien 10 minutes plus tard, l'horloge affichait seulement 20h09. Même cette pendule semblait se jouer de moi, comme si le temps lui-même ralentissait, le tic-tac de l'horloge plus si régulier, une seconde paraissait être une minute, et l'instant suivant, c'était l'inverse. Jamais je n'avais remarqué que ce tic-tac était si assourdissant.

Tic, tac.

J'essayais de me relever, mais impossible, mes jambes tremblantes me ramenèrent très vite à ma place. Mon regard s'éparpillait autour de moi, regardant à droite, à gauche, n'importe qui, tout le monde, pour pouvoir me distraire de cette horloge et de ce mal de tête qui semblait vouloir persister

Tic, tac.

La douleur continue encore, mes pensées grésillent comme un vinyle rayé.

Tic, tac.

J'aperçois Stan à l'autre bout de la pièce, et vu son regard, lui aussi m'a repéré. Il s'approche lentement, j'ai l'impression de le voir au ralenti.

Tic, tac.

« Hey, ça n'a pas l'air d'aller.

-J'ai juste un peu mal au crâne.

-Tu veux rentrer ? »

Je jette un coup d'œil à l'horloge. 20H05. J'aurais pourtant juré... Non, ce n'est pas grave, sûrement un autre mauvais tour joué par la fatigue.

Tic, tac.

« Oui, je veux bien »

Il me prend la main et m'entraîne jusqu'à sa voiture, devant presque me porter pour que j'arrive à entrer dans le véhicule.

Cette fois ci, les 20 minutes de route se font en silence. Pourtant, il me semble entendre un léger bruit.

Tic, tac.

Enfin chez moi, je parviens au bout de longues négociations à virer Stan qui voulait rester pour la nuit. J'enlève mes chaussures, mon maquillage, mon mal de tête ne faisant qu'empirer à chaque seconde.

Tic, tac. tac.

Ce son me hante encore, bien qu'il n'y ait aucune pendule, montre, ou tout appareil capable de produire cet affreux tintement.

Tic, tac.

Je regarde l'heure. 23H46. Impossible que le temps ait passé si vite. Je fixe l'heure sur mon téléphone, attendant de voir le moment où une minute de plus se sera écoulée. Je parais attendre une éternité, mais rien ne se passe. Je ferme tout juste les yeux quelques instants tandis qu'un bâillement m'échappe, et l'heure a changé. 21H51.

Je deviens officiellement folle, voilà que je me mets à voyager dans le temps. Je ne vois que deux options possibles. Soit, quelqu'un a glissé quelque chose dans mon verre à cette soirée, soit, mes études auront eu raison de ma santé mentale.

Tic, tac.

Je n'arrive pas à faire autre chose que de fixer l'heure, qui semble changer dans des mouvements aléatoires défiant toute logique.

Tic, tac.

17H02

Tic, tac.

02H56.

Tic, tac.

27H89.

Tic, Tac.

Le tic tac toujours plus régulier, toujours plus fort, m'empêchant presque d'entendre-

Tic, Tac.

M'empêchant presque d'entendre mes propres

TIC, Tac.

D'entendre mes propres.

TIC, TAC

Mes propres pen-

TIC, TAC

Propres pens-

TIC, TAC.

Pensées

TIC, TAC

Je m'endors enfin quelque part entre 17 et 3 heures.

Lorsque je me réveille le lendemain matin, tout semble parfaitement normal. Plus de bruit, seulement celui de mon voisin râlant devant la télé de bon matin, les murs étant trop fins pour laisser de l'intimité dans cet immeuble.

Mon premier réflexe est d'atteindre mon téléphone, posé non loin de là, et de vérifier l'heure. 08H08. Je fixe l'écran, bien trop lumineux pour le réveil, encore un moment et un soupir de soulagement m'échappe quand je m'aperçois que le temps s'écoule normalement de nouveau, passant par 08h09 et enfin 08h10.

L'hypothèse de la raison de ma folie passagère m'est bien vite révélée tandis que la nausée me force à sortir de toute vitesse de la couette réconfortante et de me ruer vers les toilettes. Quelqu'un a forcément empoisonné mon verre.

Après de longues minutes à vider mon estomac et une vérification de l'heure (8h17, tout va bien), je me dirige vers la salle de bain pour me laver les dents et m'habiller. Un coup d'œil à mon téléphone m'a rappelé qu'on est dimanche, et donc le jour du marché où je devais me rendre pour retourner le bracelet. Je croyais me rappeler être vendredi la veille, mais je ne pouvais pas me fier à ma mémoire de la soirée avec ce qui avait été glissé dans mon verre.

C'est de nouveau emmitouflée dans ma grosse doudoune pour me protéger du vent que je me retrouve au marché. J'ai l'impression d'être revenue une semaine en arrière, la première fois que je me suis rendue à ce marché.

Je repère immédiatement l'étal du marchand et m'approche avec un grand sourire, le bracelet en main.

« Bonjour ! Ce bracelet s'est accroché dans ma veste, la semaine dernière. Je pense qu'il vous appartient alors je suis venue vous le rendre. »

Je vois les yeux de l'homme s'agrandir de surprise.

« Et beh, c'est bien la première fois qu'on m'rappelle un bijou volé »

Il pose la pierre dans la main qu'il me tend, une part de regret s'insinuant en moi. Il aurait été tellement simple de juste le garder, après tout il était si beau. Mais ma conscience avait eu raison de moi, malgré ma fascination pour la chaîne en argent.

« M'rappelle rien c'te truc. T'as beaucoup d'bijoux ici, c'est ma femme qui les fait, moi j'me contente de les vendre ! »

Et il se met à rire tout seul à sa blague qui n'en était pas une.

« Tout cas, merci ma p'tite

-Pas de problème »

Je m'éloigne rapidement pour ne pas gêner les gens qui faisaient la queue pour acquérir un bijou plutôt que d'en rendre un.

En flânant au milieu du marché, un étalage attire mon attention. Rempli de bijoux et autres objets fantaisies, je le reconnais rapidement comme celui de cette femme qui m'avait offert la table lors de ma première visite.

Elle se tient justement derrière le stand, et ses yeux finissent par accrocher les miens. D'un geste de la main, elle me fait signe d'approcher. D'abord hésitante, je finis par faire un pas en avant à son insistance.

J'aurais juré entendre un tic tac.

Je me tiens maintenant juste devant le stand, mais ce n'est visiblement toujours pas assez, étant donné qu'elle me fait signe de m'approcher encore. Comme si mon corps était voué à une volonté propre, je me penche au-dessus de la table jusqu'à me trouver à seulement quelques centimètres d'elle.

Elle se penche à son tour, et son souffle chaud sur mon oreille fait courir un frisson glacé comme la mort dans mon dos.

« Je t'avais prévenue pour le bracelet. »

C. L.

Le crime immaculé

I - La scène du crime

Il est 8h, le poste de commandement envoie un message à la radio :

« Plainte de voisinage concernant une odeur inquiétante au 6 rue Bégonia »

Une patrouille répond à l'appel, une dizaine de minutes passent, plusieurs appels anodins résonnent, aucun n'est assez intéressant pour des détectives. Les deux acolytes tournent en rond dans la ville. Un nouvel appel se fait entendre :

« Le corps d'une femme d'environ 70 ans, poignardée à plusieurs reprises, au 6 rue Bégonia »

La même adresse que le premier appel ? Intéressant.

Les détectives arrivent en quelques minutes sur la scène du crime, les officiers déjà présents semblent quelque peu paniqués. Un léger sourire se dessine sur le visage du détective Leroy, plus les officiers paniquent, plus le crime est complexe, et l'inquiétude dans leurs yeux est exaltante. En effet, la scène est vide, pas d'arme du crime, pas de témoin, pas de signe d'effraction, rien. L'expression de la détective Sorel change, elle devient plus sombre et sérieuse. N'importe quel bon détective sait déjà que ce genre d'affaires se retrouve très vite dans le dossier des cas non-élucidés. Une scène de crime aussi propre n'est qu'une perte de temps, le mystère ne sera *jamaï*s résolu.

La détective Sorel regarde alors son partenaire, le détective Leroy, dans ses yeux brille la même lueur habituelle. Elle comprend vite que son partenaire ne compte pas abandonner cette affaire, sa dévorante curiosité s'est élevée. Ils examinent alors ensemble la scène de crime, cherchant des détails que les officiers auraient manqués.

D'abord le corps, le légiste indique que Mme Claire présente six coups de couteaux dans l'abdomen, mais aucun signe de lutte. Peut-être connaissait-elle son agresseur ? Six coups de couteaux est un nombre plutôt excessif, le tueur était enragé, Mme Claire aurait donc dû voir cette colère et y réagir, pourtant ce n'est pas le cas. Peut-être n'imaginait-elle pas que le coupable lui ferait subir cela ? Peut-être n'a-t-elle pas eu l'occasion de s'en rendre compte ? L'arme du crime a été emportée, il n'y a ni empreinte, ni ADN, pas d'objet volé ou cassé, pas de trace de sang hormis sur Mme Claire, ce meurtre est *immaculé*. Le coupable sait donc contenir sa colère, les traces de sa violence n'apparaissent qu'à travers les six plaies sur le corps de Mme Claire. *Intéressant*.

Les deux acolytes visitent ensuite les autres pièces de la maison, les fouillant une à une afin de trouver le moindre indice. Ils finissent par se rejoindre dans la pièce principale, là où se trouve le corps. Ils s'échangent un regard de défaite. Le détective Leroy observe une dernière fois la pièce sous les yeux interrogateurs de sa partenaire. Il fronce les sourcils :

« Ella, regarde autour de toi, sur les meubles, il n'y a pas quelque chose qui te dérange ? », demande-t-il.

Ella observe à son tour la pièce, ne sachant pas quoi chercher l'espace de quelques secondes, puis elle lui répond :

« Les photos, il n'y a pas de photo.

- Exactement, c'est assez rare que quelqu'un, surtout quelqu'un de son âge, n'ait pas de photos encadrées de sa famille, ou de ses amis, n'est-ce pas ? Il n'y a même pas de photo d'elle ou de ses vacances, cette Mme Claire est aussi mystérieuse que son meurtre. », dit-il.

Un silence s'installe, les yeux du détective Leroy brillent d'autant plus. Il réfléchit longuement, puis annonce :

« Il n'y a plus rien pour nous ici, viens, Ella, allons au poste fouiller dans la vie de cette chère Madame Claire, il nous faut quelque chose. »

II - Madame Claire

La route fut longue, silencieuse, chacun semblait réfléchir à ce qui a pu arriver à cette vieille dame, qui elle était, et comment procéder pour résoudre un crime qui semble si « parfait ».

Les deux détectives arrivent au poste de police, Leroy s'empresse d'aller à son bureau pour commencer les recherches. Il adore les mystères, peut-être un peu trop parfois. Sorel n'est pas loin derrière lui, et commence les recherches de même. Mme Claire était une infirmière à la retraite, une femme qui semblait être charitable, elle était dans le système de famille d'accueil pendant de longues années, avant d'être frappée par des problèmes de santé, l'obligeant à s'arrêter. Elle semblait d'ailleurs vouloir reprendre ce service, pauvre dame, elle ne pourra finalement pas aider ces enfants. Même si les photos manquent, elle avait peut-être encore de la famille ? Leroy continue les recherches assidûment. Oui, elle en a ! Un fils et des petits enfants.

Leroy s'empresse de récupérer le numéro de téléphone du fils et le compose avec ce qui paraît être un mélange de tristesse et d'excitation. La conversation est courte, presque *antipathique*, le fils n'est plus en contact avec sa mère depuis de longues années, ne souhaite rien savoir et n'a donc aucune information précieuse à renseigner, il ne la connaissait plus. Il demande à Leroy de le rappeler seulement quand il aura trouvé le coupable, auquel cas il ne veut pas être *dérangé*. « Dérangé », « plus aucun contact », étrange. Cette dame semblait pourtant être charitable, peut-être ne l'était-elle pas autant qu'elle le laissait paraître. Peu importe à quel point la relation avec un fils est compliquée, voir une mère effacer l'existence de son fils est un phénomène qui n'arrive que très peu, proche du jamais. En n'affichant aucune photo, madame Claire fait disparaître son propre fils. Ce dernier ne veut d'ailleurs donner aucune explication à sa relation avec sa mère. Peut-être était-ce à cause des autres enfants qu'elle accueillait, la jalousie peut être forte quand on est jeune. Mais comment peut-elle accueillir des enfants tout en effaçant le sien ? La bonté d'âme et la charité ne semblent pas être au rendez-vous.

Les voisins ont été interrogés, personne ne semble la connaître réellement, uniquement ce qu'ils voyaient d'elle. Aux yeux du monde, elle montrait l'image d'une grand-mère douce, souriante, polie, celle de l'infirmière qui accueillait des enfants. Pourtant, certains voisins directs ont avoué ressentir une sorte de malaise près d'elle, culpabilisant de dire des choses pareilles d'une morte. Un "malaise" alors qu'elle paraît être une personne tout à fait respectable, voire plus que respectable, typique des gens faux, voire des psychopathes. Intéressant.

Le crime de colère ou de vengeance est une piste, mais il y en a aussi une autre qu'il reste à écarter, la scène de crime étant *immaculée* et le nombre six étant pair, cela pourrait très bien être la signature d'un tueur en série. Difficile de savoir quand il n'y a pas d'indices, de preuve, de proche, de témoin et qu'il n'y a qu'un seul corps. Il ne reste plus qu'à attendre qu'un autre corps tombe, ou non, pour exclure l'une ou l'autre théorie.

III - La lettre

Plusieurs semaines sont passées, sans que rien ne se produise, ou n'avance. Quentin tourne en rond sur sa chaise, il est toujours dans cet état quand les pièces du puzzle ne s'assemblent pas assez vite. Il tapote avec son stylo sur le bureau, je le regarde. Insoutenable. C'est insoutenable. Je me lève et quitte notre bureau, il ne le remarque même pas, trop plongé dans ses pensées. Je marche dans le poste de police, saluant mes collègues qui passent de pièces en pièces dans cette industrie que sont la résolution d'enquêtes et la protection des citoyens. Je m'arrête devant le chariot de courriers, il est rempli aujourd'hui. Je regarde autour de moi, puis je fais un dernier tour du poste avant de repartir au bureau. Quentin est toujours dans le même état, et cela ne changera pas tant qu'il n'aura pas résolu l'affaire. Qu'est-ce que j'aurais aimé ne pas répondre à cet appel radio !

On toque à la porte du bureau, c'est le courrier du jour. Une lettre à l'enveloppe rouge sang sort du lot, elle est déposée sur le bureau de Quentin. Cette couleur attrayante le fait soudain sortir de ses pensées, il la regarde un instant, puis il me regarde, un sourire se dessinant sur son visage. Le mystère est relancé. Quentin ouvre la lettre et lit :

“Cher détective,

J'ai mis fin aux jours de Mme Claire. Je suis la personne que vous recherchez. Vous ne trouverez ni indice, ni preuve, il est inutile de continuer votre enquête. Yvonne est à sa place désormais, croyez-moi. Vous ne voulez pas connaître la vérité, soyez en sûr, le meurtre que j'ai commis est un acte bien plus charitable que les actions de Mme Claire tout au long de sa misérable vie. Il est temps d'arrêter votre enquête.

Je suis malgré tout désolée de vous causer tant de peine, d'obstruer vos réflexions de cette manière.

Bien à vous”

Insoutenable. C'est insoutenable.

Les sentiments de Leroy sont partagés entre espoir et déception, mais Leroy choisit toujours l'espoir. La lettre n'est pas signée, l'écriture ne peut être comparée, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'indices. La première phrase d'abord, le coupable ne parle pas de meurtre mais dit avoir "mis fin aux jours" de Mme Claire, ce genre de

périphrase atténuée l'acte tout en se mettant à distance de ce dernier. *Culpabilité*. La phrase suivante, *assurance*, narcissisme. Les deux qui suivent, *colère*, *haine*, le coupable semble avoir des explosions de colère, assez bien contrôlées quand on regarde la scène de crime. La prochaine phrase sonne comme une menace tandis que celle d'après est presque empathique, ou plutôt ironique. Instabilité. "Je suis désolée", le coupable ne serait donc pas un homme mais une femme. Intéressant. Voilà déjà plus d'informations qu'au départ, mais un profil ne suffit pas quand il n'y a pas de liste de suspects potentiels.

Le détective Leroy est à cran, il cogite, il rassemble, mais rien. Rien ne mène vers la meurtrière. Il se précipite alors vers le bureau d'analyse, la lettre à la main. Sorel le suit silencieusement, sachant très bien que rien ne peut arrêter sa fougue. Il entre sans frapper, se tourne vers son ami analyste, Basile, les yeux ternes de détermination, et exige l'analyse immédiate et prioritaire de cette lettre. Il ordonne de chercher des empreintes, de l'ADN, d'examiner le sceau, l'encre, même la composition du papier s'il le faut. Il lui rappelle encore une dernière fois que cette analyse est une absolue nécessité. Sorel regarde Basile en haussant légèrement les épaules, avec un air d'habitude. Ils sortent ensuite tous deux de la salle d'analyse.

De longues heures se sont écoulées quand Basile toque à la porte du bureau des deux acolytes :

« Tes analyses sont là Quentin ! » dit-il en lui tendant les résultats imprimés. « Je vais te décevoir, mais ce criminel sait parfaitement comment effacer ses traces, mis à part les tiennes, il n'y a pas d'empreintes, pas d'ADN non plus. Le sceau a été fait avec un mélange de plusieurs cires de couleurs différentes, mais l'emblème est commun. L'encre provient d'un stylo à plume, un peu étrange mais plausible. Et enfin, le papier est un papier tout à fait ordinaire, pas de trace de produit chimique quelconque. »

Leroy reste longtemps silencieux, décortiquant les résultats du regard, s'arrêtant à chaque détail. Dans son esprit les pensées fusent. Pas d'empreintes, ni d'ADN, c'est donc une personne organisée, préparée, minutieuse quand les événements le demandent. Le sceau est fait de plusieurs cires, soit par manque de matière, soit parce qu'elle recherchait une couleur très spécifique, si c'est le cas, perfectionnisme. Une encre de stylo à plume, intéressant, la suspecte est soit âgée, soit *vieux jeu* comme Ella. Le papier est ordinaire, ce n'est pas un papier à lettre, la suspecte n'est donc pas âgée. Organisée, minutieuse, vieux jeu. Ce meurtre était prémédité, voulu, orchestré. Aucun autre meurtre similaire n'a été enregistré depuis, ce n'est donc pas un cas de tueur en série, mais bien un meurtre isolé. Mais si ce n'est pas un tueur en série, nous pouvons

écarter le motif du plaisir, ou de l'épisode psychotique. Si elle est organisée et minutieuse, nous pouvons aussi écarter le motif d'excès de colère, d'accident, même si la tueuse est marquée d'une haine profonde pour sa victime. Elle est organisée, minutieuse, vieux jeu, mais haineuse, le motif ne peut qu'être la *vengeance*. Une vengeance calculée, planifiée depuis longtemps, presque comme un professionnel le ferait. Presque, puisque la colère a fait surface, et c'est là un indice précieux.

« La vengeance » dit-il à voix haute. Les deux autres le regardent avec des yeux interrogateurs.

« Le motif, c'est la vengeance, ça ne peut qu'être ça », répond-il.

La détective Sorel reste silencieuse un moment, pensive. Soudain, la sonnerie du téléphone du détective Leroy retentit. Il répond, et une vague d'excitation traverse rapidement ses yeux.

« Ella, j'avais appelé mon ami qui travaille pour les services sociaux afin qu'ils nous sortent les archives concernant notre chère victime, – ou en tout cas ceux de la période où elle accueillait des enfants – il vient de me dire que les dossiers sont prêts à être fouillés ! Allons-y ! » annonce-t-il.

IV - Les archives

La détective Sorel regarde longtemps son partenaire avant d'acquiescer. Ils se rendent alors en toute vitesse dans la salle des archives. L'ami du détective Leroy leur pointe du doigt une table, au milieu de la pièce, sur laquelle repose des dizaines de boîtes empilées. L'éclairage est défectueux à certains endroits, les murs sont en béton gris, l'air respire le papier humide, voire moisi. L'ami de Leroy remonte vite les escaliers vers le rez-de-chaussée, le silence s'installe. Leroy observe attentivement les boîtes, comme pour profiter du moment avant la grande *découverte*, puis il se lance dans l'ouverture des boîtes. Sorel le suit dans sa fougue, un air terne sur le visage.

Le détective Leroy fouille tous les dossiers qui lui passe par la main, déterminé à découvrir la vérité. Il recherche le nom Claire, encore et encore. Il passe des heures à sortir des boîtes, puis à les ranger à nouveau. Le regard féroce, la déception ne semble jamais l'atteindre. La détective Sorel le regarde du coin de l'oeil, fouillant son côté de la table avec beaucoup moins d'entrain. D'un coup, il crie :

« Ella ! Je l'ai trouvé ! J'ai trouvé son dossier de famille d'accueil, viens voir ! »

La détective Sorel s'avance vers lui, ils ouvrent ensemble le dossier... Des pages blanches, seulement des pages blanches. Pas un mot, pas une photo, rien. Les précieuses informations ont été retirées, effacées, méticuleusement soustraites à son regard.

Leroy jette le dossier à terre dans un excès de colère.

« C'était notre dernière chance Ella ! », crie-t-il

Sorel reste silencieuse, comme spectatrice, inactive.

« Comment peux-tu être aussi calme ? On ne va jamais résoudre le meurtre de cette pauvre dame ? s'énerve-t-il.

- Cette *pauvre* dame ? Tu ne la connais même pas, dit-elle calmement

- Je n'ai pas besoin de la connaître, une affaire est une affaire, il faut lui rendre justice ! l'interrompt-il.

- *Justice* ? Yvonne n'a jamais été juste, elle ne le mérite pas », rétorqua-t-elle, presque instantanément.

- *Yvonne* ?... Pourquoi dis-tu son prénom ? » articula-t-il difficilement.

Un silence lourd s'installe. Je savais très bien que ce moment allait arriver, tout comme je sais très bien maintenant qu'il ne sert à rien de lui répondre une excuse, son esprit est bien trop vif pour y croire. Il le savait déjà depuis quelque temps de toute manière, il ne voulait juste pas le voir. On se regarde dans les yeux pendant de longues minutes, avant qu'il ne me demande :

« Pourquoi ?

- Je ne pouvais pas la laisser prendre l'innocence d'autres enfants encore, les laisser subir ce qu'elle m'a fait subir. Mme Claire n'était pas charitable, elle était sadique et mauvaise. Elle était une tortionnaire qui a trouvé la bonne faille dans le système. Tu avais raison, ce meurtre était de la vengeance, mais il était surtout une manière de l'empêcher de recommencer. »

Je revois Mme Claire, sa fausse douceur, son visage qui se tordait de rire quand nous pleurions. Je ressens ses coups à nouveau, et j'entends sa voix qui nous faisait trembler, puis je me revoie, le couteau caché dans la manche, devant sa porte. Je la vois. Le sang. Le couteau. Je la vois. La colère monte, mais je la retiens, c'est Quentin devant moi.

« Pourquoi tu ne l'as pas dénoncée au lieu de la tuer ? » me crie-t-il.

Je suis *détective*. J'ai étudié le droit. J'ai étudié ce droit qui m'a longtemps laissé tomber. Je croyais naïvement que je pourrais faire une différence, que je pourrais changer quelque chose, mais j'avais tort. La manière dont on applique la Justice était trop lente et imparfaite, elle ne m'a jamais aidé ainsi, alors j'ai décidé de la faire à *ma manière*. Peut-être ai-je fait pire... *Pire* ? Je suis détective. Pire qu'Yvonne ? Elle le méritait. Mais je suis *détective*, je croyais... Je croyais être *meilleure*, mais j'ai agi de la même manière que ceux que j'arrête depuis toutes ces années. *Quoi* ? Non, elle le méritait. Je suis désolée Quentin, je vois l'horreur dans ton regard. Je l'ai tuée, *je sais*, je l'ai tuée et c'est contraire à tout ce que j'ai toujours voulu être. Je suis comme eux, comme *elle*. Pire qu'elle ? *Non*, non ! Quentin... Il me demandait quelque chose. Ah, oui. Pourquoi je ne l'ai pas dénoncée ?

Un léger rictus m'échappe : « je l'ai déjà fait Quentin, nous l'avons déjà fait, des milliers de fois. Et tu sais ce qu'il s'est passé ? *Rien*. Je n'avais pas d'autres choix. »

Je n'avais jamais vu Quentin autant paniqué, et pourtant toujours aussi calme en extérieur. Peut-être croyait-il que j'allais le tuer aussi, mais je ne suis pas une *meurtrière*. Je l'ai été un jour, mais je ne le serai plus jamais. Je le promets. Je suis détective, je sais ce qui est bien et mal. Enfin... Non, je le sais. Je le sais. Oui, c'est pour ça que je t'ai donné cette lettre Quentin, je ne suis pas perdue. Je suis *désolée* Quentin, mais je ne suis pas perdue comme tu le crois, je ne suis pas *mauvaise*. Je lui demande alors, puisque la question se pose :

« Maintenant que tu sais, *que vas-tu faire* ? »

Maléna LIÉNARD

Le rêve d'un instant

Je m'offrais un passe-temps à la rêverie.

C'était une conférence sur l'orientation pour les étudiants perdus. Je n'étais pas perdue, je savais ce que je devais apporter à la société : m'orienter dans le commerce. Une décision issue de ma naïveté qui entraîna bien des péripéties.

C'était lors de cette soirée de printemps, quand les fleurs n'attendent pas le jour pour s'ouvrir au monde, que je rentrais dans ma chambre ornée de divers livres étalés de ça et delà. En bref, une étudiante docile, occupée dans son activité dérangement d'acharnée. (Mon investissement était tel qu'il remplaçait mon manque général de hardiesse.)

On sonna à la porte, j'ouvris, toujours au beau milieu de ma réflexion. On me remit un pli : une lettre, à mon nom. Une lettre située entre mon épanouissement et ma déchéance, une nouvelle joviale notée sur un papier d'imprimante. Une nouvelle festive. Elle commençait ainsi :

Chère Mme Reynolds, de la part du conseil académique de l'Université de New York.

Nous voulions vous annoncer l'immense plaisir concernant votre admission en classe de G.B.C (General Business Class) en première année de bachelor...

Le reste s'ensuivit naturellement : un éloge de l'institution continuant sur quelques paragraphes dont je ne vais pas vous indiquer la longueur. J'allais donc intégrer *New York University* : un rêve pour une étudiante humble. Je languissais de joie, seulement je n'avais plus le temps de penser. Je devais me diriger vers cette mégapole qui lançait des étoiles aux yeux du monde.

Une semaine plus tard. Enfin, j'entrai dans l'imposant amphithéâtre aux tables ridiculement petites et étroites. Je m'assis au premier rang dans le but de montrer mon attrait intellectuel au professeur arrivant d'un pas juste et ferme.

Il vint, portant un costume d'un gris étoffé aux coutures italiennes, avançant de façon imposante vers son bureau que deux déménageurs lui apportèrent :

« Faites attention : ce que vous tenez entre vos mains est de l'acajou de Cuba ! »

« Pardonnez-nous, Monsieur... »

Ils entreposèrent le bureau avec la plus fine délicatesse par l'utilisation d'un mécanisme de poulies et de coussins, le tenant exactement quelques centimètres avant de toucher le sol. Ils installèrent une chaise en ébène au dossier ajustable et s'en allèrent sur-le-champ, laissant enfin l'homme d'affaires s'asseoir dans la plus haute dignité.

« Salutations. » Ce fut la seule parole qu'il prononça, une fois qu'il eut fini son premier café de la journée.

Le cours avait commencé. Je le vis dans sa posture et je savais que cet homme n'était pas n'importe quel homme d'affaires. C'était le grand Richard Franzinsky, chef d'une entreprise immobilière ayant produit un bénéfice de 35 milliards de dollars seulement l'année dernière.

Et il était devant nous dans le silence singulier de cette salle d'amphithéâtre.

Je le regardais, dans une contemplation venue de nulle part. Soudainement, on fit entrer un jeune étudiant aux allures citadines, portant une sacoche en cuir et sans profondeur. Il entra sans s'excuser dans le cours déjà entamé (Cela ne semblait pas alarmer le professeur). Cet étrange individu se nommait Bernolds.

M. Franzinsky se leva de son bureau d'acajou, se présenta devant le tableau ridiculement imposant (il n'était qu'un point minuscule accoudé à cette imposante présentation projetée qui ne montrait absolument rien). Il reprit la parole cette fois d'un air plus austère en partageant un schéma invisible aux titres indiscernables :

« Ce que vous voyez constitue votre examen d'entrée à notre université prestigieuse. Répartissez-vous en groupes de cinq. Le but est simple : dans une semaine vous devez me présenter la conception d'un produit fini et prouver à l'auditoire composé d'un jury anonyme l'utilité économique qu'apporte votre idée à la société. Le meilleur groupe restera dans notre cours, le reste s'en ira par la même porte où il est entré. Des questions peut-être ? »

La classe s'indigna en chœur dans un chahut d'incompréhension en faisant grandir une vague de mains levées. Le désordre populaire augmenta en intensité.

« Très bien, car je ne répondrai à aucune. »

À cette parole, la moitié de la salle plia bagages, les uns, arrivés le jour-même en avion, rangèrent leurs valises, les autres aux saches volumineuses s'empressèrent d'y fourrer leurs classeurs, partant d'un même air scandé et remué. Non pas à cause d'une déception quelconque mais provenant d'un ennui catégorique. Oui, une prévision ennuyeuse.

Les constituants de la moitié restante sortirent avec timidité leurs feuilles volantes tout en évitant de soutenir le regard du maître de la salle.

Je regardai encore avec la même intensité le visage du professeur qui, dans toute sa grandeur, changea d'expression : cette fois un sourire forcé, un sourire parfait dans sa blancheur, homogénéisant parfaitement les traits de son visage sans contraste avec le reste de sa parure professionnelle.

Il resta immobile, toujours dans cette éloquence réservée aux personnes sérieuses, propres et fortunées : une obligation dans son métier. Comme pour justifier son succès, comme pour prouver son ascension sociale par l'entrepreneuriat. Quand la salle fut à nouveau calmée (ce qui dura exactement dix minutes selon mes souvenirs), il annonça à nouveau du même ton : « Procédez. »

Il s'en alla en faisant retirer son bureau d'acajou de Cuba par les mêmes agents de déménagement qu'il n'eut plus besoin d'appeler. Deux coussins rembourrés furent rajoutés à la structure.

Les groupes se formèrent dans l'anarchie la plus brève dans la cinquantaine de participants restants. Dans mon manque de socialisation, je me jugeai trop peu courageuse pour me diriger vers un des dix amas humains tous composés de vantards, de grands éloquents dans leurs chemises repassées, leurs cravates aux bords symétrisés, leurs chaussures polies, qui exposaient leurs différentes droitures. Moi, dans ma maladresse constante, je faisais tache. Seul mon anglais pouvait me donner une chance de survie dans ce bataillon désorganisé. Seulement, ma langue n'eut aucun mal à abandonner ses fonctions à cet instant où je restai clouée à mon dossier.

Les amas humains se déplacèrent dans un brouillard de trépignements et de morceaux de conversations dont le moindre terme m'était étranger. Je ne savais que penser, que stipuler, qu'inventer sur le bout de mes lèvres pour faire partie d'une déclamation, d'un échange, d'une conversation, pour m'inclure, me distinguer des autres compétiteurs aux années d'expérience commencées avant la naissance. Quand enfin je fus prise d'un élan inné. Je perçai la distance des quelques pas qu'il me restait à faire pour me diriger vers ce cher Henry Bernolds qui savait déjà comment son produit allait se nommer. Je lui demandai si je pouvais me joindre à sa horde productive. On scanda tout d'un coup de son équipe de travail : « Il nous faut un *quality manager* d'urgence ! ». Il sortit de sa sacoche un bloc-notes coloré et un stylo, les lança sèchement vers son équipe : « Le voici, ton *quality manager* ! ». Il me fit un signe de la main ostentatoire, un geste propre au balayage pour me signifier, sans même me regarder, sans même m'adresser la moindre parole, de m'éloigner de son bureau et de ses chers employés travaillant corps et âme.

La même chose se produisit chaque fois que je me dirigeais en direction des autres entreprises autoproclamées. Je n'avais pas la liberté d'y plonger le moindre regard.

Alors je me rassis à cette même place écartée du reste des nations, et devant leurs intrigues politiques, je commençai à croire à un destin impossible qui me ferait rester parmi les autres. Parmi cette opposition à moi-même en quelque sorte.

Ce drame dura cinq autres jours dont je vais vous passer les détails les plus grossiers.

M. Franzinsky nous encourageait à finir notre aventure et s'en allait de façon aussi précipitée sans donner plus d'informations sur la tâche. Fallait-il trouver un sponsor ? Fallait-il présenter un produit fonctionnel ? En réalité, rien ne pourrait altérer le déroulement de ces jours cycliques, revenant avec la même désinvolture que le jour précédent, de façon presque hypnotique. Délirantes journées.

Et en ce mois d'automne aux allures surréalistes, je me dirigeai vers l'université avec un projet : Une aide à l'étude dans ce pays rongé par le chômage et l'inéducation. Une société qui pourrait anéantir les incompréhensions du monde du travail avec des abonnements à des newsletters, des appels téléphoniques, une mise en place de conférences de presse, d'interviews, de podcasts pour finir sur une publication de livres sur le développement personnel et une visibilité sans bornes alors découlant de cette source de revenus. Un chef-d'œuvre dans l'aide à l'emploi. Un projet sur lequel j'avais dû sacrifier le peu de ma personne dans cette solitude si élevée.

La salle était presque vide quand j'entrai, (tellement que je crus être venue trop en avance pour l'heure de présentation). Ce n'était pas un leurre, les dix groupes constitués chacun de cinq participants étaient réduits à deux : le mien au seul membre et celui de ce cher Bernolds.

L'amphithéâtre formait étrangement une atmosphère désolée en ce milieu de mois de septembre. M. Franzinsky était pour une fois assis sur une chaise en bois de chêne, sans son cher bureau d'acajou qu'il laissa au directeur de l'établissement. La session prit forme et je me rendis vite compte que ce cher Henry avait perdu ses cinq participants au bout d'une semaine de travail. Je jouissais intérieurement en pensant au vif espoir de pouvoir rester mesurable face à ce vantard. Mais enfin, on nous proposa une estrade, le juge me donna la parole pour voir les entrailles de ma proposition :

« Voyez-vous, cela consiste en une aide à la recherche professionnelle et au maintien académique... », lui dis-je avec le début de mes airs les plus éloquents possibles, une cravate achetée la veille et des tremplins à la place des pieds.

Mais il ne fit que rire d'un éclat digne de la satire la plus cruelle, suivie du reste de l'auditoire résonnant. Il frappa son maillet trois fois sur le bureau, faisant s'indigner M. Franzinsky qui se préoccupait de l'état de cette table plus qu'autre chose.

« Veuillez frapper moins fort voyons ! Voyez-vous bien sa matière, sa stature ! ».

S'ensuivit un ridicule propre au théâtre et aux tribunaux fantoches, on me coupa dans mon idée, on s'indigna en stipulant ses caractéristiques les plus honteuses : que le projet était le fruit d'une idée communiste.

Personne ne me défendait, dans la froideur que je sentis à travers des tremblements saccadés, on s'acharna sur mon éloquence passée. Le juge appliqua la sanction : je devais sortir de l'estrade.

« Votre idée est issue du marxisme ! Quelle entreprise actuelle laisserait ses employés bénéficier d'une aide au réajustement universitaire ? C'est un affront à notre démocratie ! Un affront à notre belle inégalité des chances qui constitue nos valeurs capitalistes ! », criaient-ils tous en chœur avec une coordination presque militaire : un soulèvement terrifiant.

Ce cher Bernolds, surgissant brusquement de son siège, reçut les applaudissements de M. Franzinsky et du juge qui lancèrent leurs bonnes valeurs libérales. On m'expulsa promptement en me dirigeant violemment vers la sortie. Mais je ne sortis point, je fis outrage à ce pauvre Henry tiraillé entre cet éloge nouveau et cette nouvelle image de son adversaire n'ayant point rendu les armes à la sortie de l'amphithéâtre. Je restai ancrée, je sortis de mon sac par fureur un dernier document dans l'espoir d'attirer leur attention. Un témoin de toutes les valeurs intellectuelles pour lesquelles je combattais dans le plus bel affront. Une bannière propre à ma dignité !

« Voyez donc l'apport potentiel à votre économie ! Rugissez donc à l'aide de vos paroles condamnatrices, cependant notez au moins ma capacité à produire ces prédictions ! Cette courbe montante, cette évolution de mes actions ! Pensez à la crise de l'emploi qui se déroule sous nos yeux, pensez à cet éternel cycle de dépression et de redressement. Souhaitez-vous qu'il reste perpétuel ? Pensez-vous à votre dignité, à votre futur ? ».

Mais ils n'écoutèrent point mes appels et mes protestations, on appela la sécurité de l'établissement en raison de mon emportement soudain.

Une décision prématurée sans doute, peut-être pour laisser le temps au juge de recevoir une enveloppe sécurisée des mains de M. Franzinsky. Le reste était flou, je ne sais pas ce qu'il resta d'Henry Bernolds ni de son oncle qui se révéla être notre ancien professeur de commerce mais je sais qu'il détourna vite le cours de ses études vers la reprise effrénée de l'entreprise familiale.

J'appris à me lever de nouveau, à mettre un pied devant l'autre.

Dans une entreprise périphérique offrant des services d'information, je m'engageai en tant que télé-marketeuse pour gravir l'ascenseur social. Je ne croyais pas l'affirmer un jour mais la mention de ma lettre d'admission à l'Université de New

York me servit à développer des relations utiles. Je fus promue en tant que responsable d'équipe seulement cinq ans après mon embauche même avec ma condition de femme non diplômée.

Et c'est à une conférence notable sur le futur de l'éducation et sur la problématique de l'inflation des diplômes que je pris la parole et présentai mon idée de rêveuse bornée à mes patrons. Ils acclamèrent mon projet (pour je ne sais quelle raison d'ailleurs) mais cela importait peu, j'allais enfin avoir de l'importance dans une société. N'importe quelle société, je m'en moque, mais une société où je méritais d'être. On changea les procédures, maintenant les appels téléphoniques servaient à la prise d'abonnements dans plusieurs classes hors-cursus et dans l'engagement de tuteurs. J'allais révolutionner l'ensemble des États-Unis dans une nouvelle façon d'étudier et d'accéder à un poste stable et valorisant. On me donna un bureau privé en centre-ville et j'arrivai à bénéficier d'une situation plus que confortable dans mon esprit d'opportuniste.

Tout était en ordre, à part le marché immobilier qui semblait faire une claire décadence en cette année 2008, quelque chose que j'ai lu dans la presse à côté d'un pourcentage dont je ne me souviens plus du montant exact car, soudainement, mon secrétaire m'importuna à propos de l'arrivée imprévue d'un nouveau candidat visant un poste vacant dans la plus basse échelle du marketing. Je lui fis signe de le laisser entrer dans mon bureau, il s'approcha timidement et accrocha sa sacoche en cuir usée, sans me croiser du regard. Je laissai mon journal et je l'invitai à s'asseoir face à moi. Il prit soin de sortir un stylo de sa poche, il vint s'asseoir, sans support pour écrire. Je lui demandai alors pour quelle raison il avait pris seulement un stylo. Il me répondit avec une fierté insolente qu'il n'allait qu'émarger son contrat de travail à la fin de cet entretien et que pour cette raison il n'avait pas besoin d'autre chose. Alors je rétorquai poliment, tout en lui indiquant la direction de la sortie :

« Si vous n'avez pas besoin d'autre chose, je vous souhaite une agréable journée, cher vantard. »

Après avoir refermé la porte d'un coup sec, et en m'installant de nouveau à mon siège, je ne pus que me destiner à m'offrir tout naturellement, après avoir fait exception aux conventions de ma société, un passe-temps à la rêverie.

Mathias VAN WAMBEKE